

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.  
 DÉPARTEMENTS et ALGER-ORAN, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.  
 ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.  
 ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 33, Lombard Street, E. C.  
 AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS : un an, 54 fr.; 6 mois, 27 fr.; 3 mois, 13 fr. 50.  
 — Le numéro, ..... 15 centimes.  
 DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr.; 6 mois, 32 fr.; 3 mois, 16 fr.  
 — Le numéro, ..... 20 centimes.

INSERIONS :

ANNONCES : ..... 1 fr. 50 la ligne.  
 Chez MM. Fauchey, Lafitte et Co  
 Place de la Bourse, 8  
 ET AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DUCROISSANT, 1.  
 Droit d'insertion réservé à la Rédaction.

LES MANUSCRITS DÉPOSÉS NE SONT PAS RENDUS

# LA PATRIE

## ABONNEMENTS D'ÉLECTIONS

Ne pouvant répondre individuellement aux nombreuses demandes que nous recevons depuis quelque temps pour nous engager à faire des abonnements à prix réduits pendant la période électorale, nous avons l'honneur d'informer tous les électeurs conservateurs que nous servirons, exceptionnellement, des abonnements du 8 septembre au 20 octobre, au prix de propagande de

### CINQ FRANCS

seulement par abonnement.  
 En conséquence, nous prions nos amis politiques de nous envoyer, sans retard, les listes des personnes auxquelles ils désiraient faire servir LA PATRIE, qui publiera tous les jours un avis très étudié, à l'adresse des électeurs, sur les questions budgétaires, financières, agricoles, etc., etc.  
 C'est un appel que nous adressons à tous nos lecteurs soucieux de faire une propagande utile, patriotique, et qui a surtout pour but de défendre les intérêts de notre cher pays si criminellement sacrifiés.

Un guichet spécial est provisoirement ouvert dans nos bureaux pour recevoir les demandes et assurer ainsi la régularité des expéditions.

## DERNIÈRES NOUVELLES

PARIS, 6 SEPTEMBRE

### L'OCCUPATION DES CAROLINES

**Le rappel des ambassadeurs**  
 Mardi, 5 septembre, soir.  
 Le ministre a avisé le comte de Benomar, ministre d'Espagne à Berlin, de se tenir prêt à demander ses passeports au premier signal.  
 Le bruit court que le comte de Solms et M. de Benomar vont demander leurs passeports.  
**Le retour du roi**  
 Madrid, 5 septembre.  
 Le roi est rentré à Madrid.  
 Six mille personnes groupées à la Puerta del Sol attendent le roi, qui doit se rendre à l'église d'Alcala, pour demander à S. M. que la marine espagnole reprenne l'île de Yap de gré ou de force.  
 Environ 500 personnes ont fait une manifestation devant le palais du roi, au cri de : Vive l'Espagne ! Vive l'Alphonse !  
 La Puerta del Sol est remplie de monde, mais l'atmosphère de la foule est pacifique. Les gendarmes à cheval gardent les avenues.

**Les journaux et le peuple**  
 Les journaux libéraux de Madrid sont unanimes à demander que la guerre soit déclarée à l'Allemagne.  
 Le peuple espagnol et les cercles militaires et politiques réclament vengeance contre l'Allemagne.  
 Tous les Espagnols qualifient de piraterie l'acte commis par les Allemands.  
 L'objet de l'ambassade d'Allemagne n'a été l'objet d'aucune nouvelle agression, cinq ou six gendarmes en gardent l'intérieur et les abords.

**Les représailles**  
 Le gouvernement est résolu à agir énergiquement.  
 On croit que les croiseurs *Aragon* et *Marques del Duero*, appuyant la protestation de l'Espagne, reprendront l'île de Yap et mettront ainsi à néant la prise de possession proclamée par les Allemands.  
 L'amiral Antequera va, dit-on, partir pour les Philippines, ainsi que le général Martineau-Campes.  
 On travaille activement dans tous les arsenaux espagnols.

**La presse allemande**  
 Berlin, 6 septembre.  
 Les journaux du matin constatent que les excès commis à Madrid par la populace n'ont rien changé au calme et à la placidité dont l'Allemagne n'a cessé de faire preuve dans la question des Carolines.

On lit dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* :  
 Il est impossible que la nouvelle des scènes dont la capitale de l'Espagne a été, hier soir, le théâtre, et l'hôtel de l'ambassade allemande le principal but, ne provoque pas, dans l'esprit des lecteurs allemands, une certaine irritation.  
 Cependant des incidents de cette nature demandent à n'être pas jugés sur une première impression. Il est dans la vie des peuples des moments où même un gouvernement fort, comme par exemple le gouvernement prussien, peut se voir hors d'état de prévenir des excès, tels que incendies ou démolitions. Dans le cas présent, il faut espérer que, soit par une instruction judiciaire soit par toute autre voie, il sera établi quels sont les coupables et à quelle impulsion obéissaient les hommes qui ne reculent devant aucun moyen pour provoquer l'hostilité entre l'Allemagne et l'Espagne.  
 La *Gazette nationale* dit que, si l'Espagne n'accorde pas une satisfaction suffisante, il en résultera certainement une rupture des relations diplomatiques, par suite de laquelle les îles Carolines demeureront la propriété de l'Allemagne sans que les négociations soient continuées.  
 Le *Deutschland Tagblatt* et le *Courrier de la Bourse* pensent, comme le *Reichstag Tagblatt*, que les excès commis à Madrid sont plutôt dirigés contre le ministère es-

paguol et contre le gouvernement monarchique que contre l'Allemagne.  
 Le *Courrier de la Bourse* déclare aussi que la retraite du cabinet espagnol est, au point de vue allemand, une mesure inévitable, qui constituera une punition pour le crime commis à Madrid.

### INTÉRIEUR

GRAND INCENDIE A NANTES

Nantes, 6 septembre.  
 Un incendie s'est déclaré cette nuit, rue du Calvaire, dans les grands magasins de nouveautés Marx, les plus importants de Nantes. Tout a été détruit : l'immeuble, les marchandises, ainsi que le consulat de Turquie, qui était au deuxième étage.  
 Les pertes matérielles peuvent être évaluées à trois millions.

Nantes, 6 septembre, 9 h. 30 matin.  
 Dans l'incendie des grands magasins Marx, M. Brunschwig, avocat et collaborateur du *Phare de la Loire*, a eu la jambe cassée par la chute d'un pan de mur. On craint que l'amputation ne soit nécessaire.  
 Deux pompiers ont été également blessés. Le feu semble à cette heure circonscrit; cependant on redoute encore que les maisons voisines soient envahies.

Marseille, 5 septembre.  
 On sait que la Ville de Paris a fondé, sur le boulevard de la Villette, une école d'apprentissage où les enfants sortant des écoles primaires peuvent apprendre les industries du fer et du bois.  
 Cet établissement professionnel, qui a rendu de grands services à la classe ouvrière, ne suffit plus aujourd'hui pour recevoir les nombreux candidats qui se présentent chaque année; aussi la Ville de Paris a-t-elle résolu de fonder une autre école analogue.

### INFORMATIONS

On sait que la Ville de Paris a fondé, sur le boulevard de la Villette, une école d'apprentissage où les enfants sortant des écoles primaires peuvent apprendre les industries du fer et du bois.  
 Cet établissement professionnel, qui a rendu de grands services à la classe ouvrière, ne suffit plus aujourd'hui pour recevoir les nombreux candidats qui se présentent chaque année; aussi la Ville de Paris a-t-elle résolu de fonder une autre école analogue.

D'après le projet, cette école sera éditée sur un vaste terrain récemment acquis par l'administration municipale, avenue d'Italie et rue de Gentilly (treizième arrondissement). Elle sera consacrée, non seulement aux industries du bois et du fer, mais encore on y fera des cours théoriques et pratiques pour la coupe, le débitage et l'assemblage des matériaux.

Pour tout dire, l'établissement projeté sera une véritable école d'apprentissage du bâtiment.  
 Jusqu'à présent les négociations diplomatiques qui ont eu lieu entre les cabinets de Paris, de Rome, de Bruxelles, de Berne et d'Athènes au sujet d'une nouvelle convention monétaire, n'ont point encore définitivement abouti.  
 La France, l'Italie, la Suisse et la Grèce acceptent bien en principe un projet de transaction contenant une clause spéciale relative à la liquidation; mais la Belgique, tout en se montrant plus accommodante que par le passé, n'a pas encore adhéré à la combinaison proposée.  
 Dans ces conditions, la conférence monétaire de l'Union latine se réunira le 1<sup>er</sup> octobre prochain, à Paris, pour faire une nouvelle tentative d'entente.  
 C'est ce qui résulte des derniers pourparlers qui ont eu lieu entre les divers cabinets intéressés.

**La candidature officielle**  
 Nous parlions, l'autre jour, de la scandaleuse nomination de M. Cyprien Girard à la trésorerie générale de Moulins. On nous fait observer à ce propos que, si le gouvernement a choisi pour ce personnage le département de l'Allier de préférence à tout autre, c'est probablement pour avoir un agent électoral de plus à proximité de la Nièvre. Nous n'en avons jamais douté.  
 Les trésoriers généraux et les receveurs particuliers ne sont pas autre chose, sous la République, que des courtiers d'élections, chargés d'intervenir, par la pression et par l'intimidation, en faveur des candidats officiels.  
 Il en est, d'ailleurs, de mêmes sous-préfets : ce ne sont plus des administrateurs, mais de simples et vulgaires organisateurs de machinations électorales.  
 Un sous-préfet d'aujourd'hui n'a aucune espèce de souci des besoins et des intérêts de son arrondissement, mais il a pour mission de monter à cheval, portant en croupe le candidat à la Chambre ou le ministre de lui voter à la Chambre tout ce qu'il voudrait, si l'Administration pouvait le faire dire : l'Administration a passé ce marché, elle a pris l'élection à forfait, et voilà pourquoi les sous-préfets, les receveurs particuliers et les trésoriers généraux sont maintenant en campagne, faisant de la candidature officielle à outrance.  
 Sans cela, il y a longtemps qu'on aurait supprimé tous ces fonctionnaires.  
 Ils sont en effet parfaitement inutiles au pays. — Qui ? mais ils sont utiles aux candidats à tout faire, aux candidats sur lesquels compte le ministère pour avoir des députés serviles, aux candidats sans valeur et sans popularité, à ceux enfin que le gouvernement de la République a choisis et qui patronne, les jugeant dignes de lui.  
 C'est pour ces gens-là, et seulement pour eux, que l'on conserve les sous-préfets, les trésoriers généraux et les rece-

— Mais ces fonctionnaires, ce sont les contribuables qui les payent.  
 — En effet, c'est le pays qui les paye, et c'est à tromper le pays, à égarer le suffrage universel, à opprimer les électeurs que le gouvernement les emploie.  
 Ainsi en use la République vis-à-vis du peuple français.

## AVIS AUX ÉLECTEURS

Trois milliards et demi de Déficit en neuf années

Voici, en chiffres exacts, quelles ont été les recettes et les dépenses budgétaires des neuf dernières années. Le montant réel du déficit se trouve également indiqué par rapport à chacune d'elles :

Pour 1876, on a eu en recettes 2 milliards 775.000.000 fr.; en dépenses, 2 milliards 844.000.000. Déficit, soixante-neuf millions.  
 Pour 1877 : en recettes, 2.780.000.000; en dépenses, 2.869.000.000. Déficit, quatre-vingt-neuf millions.  
 Pour 1878 : en recettes, 2.851.000.000; en dépenses, 3.187.000.000. Déficit, trois cent trente-six millions.  
 Pour 1879 : en recettes, 2.842.000.000; en dépenses, 3.054.000.000. Déficit, deux cent douze millions.  
 Pour 1880 : en recettes, 2.888.000.000; en dépenses, 3.187.000.000. Déficit, deux cent quatre-vingt-dix-neuf millions.  
 Pour 1881, on relève en dépenses un chiffre de 3 milliards 488 millions; pour 1882, un chiffre de 3 milliards 567 millions; pour 1883, un chiffre de 3 milliards 578 millions; enfin, pour 1884, un chiffre de 3 milliards 620 millions.  
 L'écart, entre les recettes et les dépenses, c'est-à-dire le déficit, a été de 579 millions en 1876, de 651 millions en 1882, de 620 millions en 1883, de 670 millions en 1884.

Ainsi, en neuf années, de 1876 à 1884, inclusivement, les comptes de l'Etat ont accusé un déficit de trois milliards et vingt-cinq millions, qui a fallu emprunter sous diverses formes (émissions de rentes, de bons et d'obligations du Trésor) pour acquitter des dettes exigibles et satisfaire à d'impérieuses échéances.

## ET NOUS ?

Que va-t-il se passer ?  
 Le fléau de la guerre, que l'on s'efforce partout d'écarter, va-t-il tout à coup s'abattre sur l'Europe alors que chacun semblait compter sur une paix relativement durable ?  
 Quel coup de foudre !  
 A qui d'abord faut-il faire remonter les responsabilités terribles d'un conflit armé ?  
 Nous l'avons dit déjà et nous devons le répéter : à l'Allemagne.  
 Quel but mystérieux poursuivent le vieil empereur et son impénétrable conseiller ?  
 Nous le demandons, le 25 août, dans notre article : *La Lignée du Cid* :  
 « Dans quel but s'est-il fait un jeu de provoquer en Europe un mouvement d'indignation contre la politique allemande ? C'est ce que l'on est en droit de rechercher; c'est aussi sur quoi les publicistes et les diplomates qui veulent agir autrement que des charlatans manquent jusqu'ici de renseignements pour se prononcer. »  
 La question se pose toujours, et la réponse ne sera connue que lorsqu'il plaira au chancelier de déchirer — fût-ce à coups de canon — le voile qui l'entoure. Quoi qu'il arrive, nous estimons que le peuple espagnol fait preuve de virilité, non pas, il est vrai, en foulant aux pieds le drapeau allemand, non pas en succédant à l'hôtel de l'ambassade allemande; ce sont là des provocations profondément regrettables, coupables et en tout cas malséantes au premier chef, parce qu'elles permettent à M. de Bismarck de substituer l'incident à la question de fond.  
 Non, ce n'est pas en faisant cela que le peuple espagnol fait acte de virilité et de patriotisme; c'est en protestant hautement contre une usurpation que rien ne légitime, c'est en opposant le droit à la force, la loyauté à la ruse.  
 Quelle que soit l'issue de ce duel, duel systématique ou duel sanglant, la nation espagnole et son roi auront droit au respect des souverains et des peuples.  
 Il importera peu aux Allemands, nous le savons, hélas ! par expérience; mais l'histoire est là qui prononcera son arrêt, sans appel, contre lequel rien ne saurait prévaloir.  
 Ceci dit une fois de plus, une autre question se pose, c'est celle-ci :  
 Nous ?  
 Nous, c'est la France.  
 Il ne faut pas se le dissimuler, une guerre en Europe, qu'elle ait lieu entre la Russie et l'Angleterre comme on le redoutait naguère, ou entre l'Espagne et l'Allemagne comme on le craint aujourd'hui, une guerre européenne ne peut plus être circonscrite, à moins d'un prodige d'habileté des deux puissances en ligne.  
 Il suffirait d'une étincelle pour que

cette guerre devint une guerre européenne, pour que le duel se transformât en une conflagration générale; et alors, quand l'épée est tirée par un des adversaires, il faut se dire : Et nous ?

Que demain, pour le malheur du monde civilisé, la guerre éclate entre l'Espagne et l'Allemagne, c'est la guerre à nos portes, c'est-à-dire les flottes belligérantes dans les eaux de l'Algérie, sur les côtes du Maroc, comme dans le détroit de Gibraltar et le golfe de Gascogne.

Dans ces terribles occurrences il faut être prêt à tout.

Nous n'avons pas à prendre parti pour l'Espagne : nous pouvons admirer son énergie, comme elle admire notre courage en 1870.

Nous pouvons faire des vœux pour elle comme elle en pourrait faire pour nous à cette heure funeste et glorieuse, mais nous devons nous borner là comme elle s'y est bornée elle-même.

Pas de rodomontades, donc, pas d'exclamations, pas de provocations; nous ne devons être que des spectateurs — spectateurs fermes au bras !

Et d'ailleurs, quel est le moment où M. de Bismarck menace de dénouer les pans de sa tunique comme autrefois les héros romains sur les frontières des peuples dont ils convoitaient la conquête ? Le moment où nos troupes sont au Tonkin, où nos différends avec le Soudan, le Cambodge, la Chine sont loin d'être vidés.

Le moment où notre flotte est dans les mers de la Chine, n'attendant qu'une heure favorable pour se réparer ?

Le moment où les passions politiques doivent jusqu'à l'armée ?

Le moment où, grâce à l'incurie républicaine, nous sommes en pleine désorganisation; où le gouffre du déficit se creuse, sans utilité pour le pays !

Nous pourrions être libres de nos mouvements et de nos inspirations. Hélas ! la République nous a condamnés à n'être que spectateurs au lieu d'être acteurs.

Spectateurs attentifs, il faut l'être ! spectateurs circonspects, non par peur mais par raison.

Et la politique moderne est ainsi faite, que ce n'est pas seulement la France qui doit se garder de se jeter en aveugle ou en enthousiaste, ou sous l'empire d'implicables et légitimes rancunes, ou de sympathies ardentes, ou de convoitises ambitieuses, c'est l'Europe entière.

Encore une fois, le plan de l'Allemagne est inconnu, et c'est là le côté grave de la situation, car il peut faire surgir les plus terribles événements sans qu'on ait été à même de les prévoir, et après avoir posé une seconde fois notre question : Et nous... nous répondons : Soyons calmes, soyons dignes, saluons l'Espagne, mais ne faisons que la saluer.

Et M. de Freycinet ?

Notre ministre des affaires étrangères est tranquillement en villégiature à Montsou-Vaudrey, chez M. J. Grévy.

Aux yeux de bien des esprits la place du chef de notre diplomatie est à Paris, à son ministère, comme tous les ambassadeurs et tous les ministres étrangers sont à leur poste.

Mais en République les choses se passent autrement; ce ne sont pas les diplomates qui attendent les événements, ce sont les événements qui doivent attendre les diplomates.

## LE CONFLIT HISPANO-ALLEMAND

La crise hispano-allemande est entrée dans la phase aiguë. En quelques heures, la situation s'est tellement empirée qu'à Madrid l'on crie : Mort à l'Allemagne ! vive l'Espagne ! et à Berlin : Mort à l'Espagne ! vive l'Allemagne. Exagération des deux côtés.

**Les dépêches d'hier**  
 On a vu, par nos dépêches d'hier, que les Allemands avaient occupé l'île de Yap, une des Carolines, malgré les protestations des officiers espagnols commandant un transport de guerre.

On sait également que cette prise de possession a causé une profonde émotion à Madrid, que la foule a été émue et foulée aux pieds d'un drapeau allemand, brisé l'écusson impérial, saccagé l'hôtel de l'ambassade allemande et sommé le gouvernement de déclarer la guerre immédiate.

Les manifestations ayant pris ce caractère de violence, quelques arrestations ont été opérées.

Enfin, nous disions qu'un conseil des ministres devait se réunir hier matin, et que l'Espagne avait rejeté d'une façon absolue la proposition d'arbitrage faite par l'Allemagne. Ceci rappelé, voici la situation actuelle, d'après les dépêches de cette nuit et de ce matin :

**L'occupation de Yap**  
 On a de nouveaux détails sur l'occupation de Yap.  
 Voici ce que dit une dépêche datée du 4, 8 heures du soir :

Un télégramme officiel des Philippines annonce l'arrivée du vapeur *San Quintin*, venant de l'île de Yap, avec la nouvelle, datant de trois jours, que le vapeur *Manilla* préparait l'occupation de l'île dans la soirée du 24 août, quand la canonnière allemande *Queen* arriva et opéra une descente à sept heures du soir.  
 Une embarcation armée arbora le dra-

peau allemand et proclamé l'occupation de l'île au nom de l'empire.

En présence de ces faits, les commandants des navires espagnols protestèrent contre l'occupation de cette île, qu'ils considéraient comme appartenant déjà à l'Espagne.

On est fort ému, à Berlin, en voyant les effets de cette irritation qui ne paraît pas justifiée par le fait d'une occupation dont le cabinet espagnol était informé depuis plus de vingt jours.

Il n'y avait aucun moyen de faire parvenir aux commandants des navires de guerre allemands dans le Pacifique une communication, et les faits devaient s'accomplir.

### Les officiers espagnols

Le gouvernement est résolu à agir énergiquement. Il est résolu aussi à traire devant un conseil de guerre les commandants des trois navires espagnols qui ont laissé débarquer dans l'île de Yap 87 hommes de l'équipage d'une canonnière allemande.

Les habitants de Madrid sont indignés contre ces officiers.

Il est bon cependant de faire observer que le gouverneur de Yap et les commandants des navires espagnols n'avaient probablement pas d'instructions, étant partis de Manille avant que la récente notification allemande y fût connue.

### Le cabinet espagnol

La question ministérielle est aujourd'hui posée à Madrid. La reconstitution du cabinet avec M. Canovas et le départ de M. Romero Robledo et Pidal sont les conditions considérées par certains esprits comme indispensables après l'incident regrettable survenu à la Légation allemande de Madrid.

Dans la colonie espagnole à Paris, et principalement parmi les anciens diplomates, on est convaincu que le ministère Canovas sera forcé de se retirer.

On formerait alors un ministère de défense nationale, sous la présidence du général Lopez Dominguez, le plus populaire de tous les chefs de l'armée espagnole, lequel appellerait autour de lui les chefs de tous les partis politiques qui acceptent la monarchie.

Nous devons rappeler qu'hier une dépêche nous apprenait qu'une bande de trois cents socialistes s'était présentée devant Gaster (Andalousie), au cri de : « Vive la République ! »

Cette bande a été dispersée.

Déjà en France les feuilles rouges se réjouissent et prêchent la révolte. L'une d'elles demande que les Espagnols prennent la tête du roi.

« Il faut, grâce à la fatalité, qu'il marche avec l'Espagne, à sa tête, puisqu'il y est, ou que la siennetombe. L'Angleterre et la France ont donné l'exemple à suivre. »

Toujours les mêmes : Meure la patrie, pourvu que leur haine triomphe !  
 Le bruit a couru hier que M. Ruiz Zorrilla arriverait aujourd'hui de Londres, se rendant en Espagne.

M. Solis, directeur du *Progreso*, journal républicain de Madrid, récemment évadé de la prison où il subissait une condamnation pour délit de presse, est arrivé depuis deux jours à Paris.

Il devait partir hier pour Londres, mais il a différé son voyage dans la pensée que M. Zorrilla ne tarderait pas à arriver en France.

### La presse allemande

Les journaux d'hier soir ne contiennent encore aucun article sur les événements de Madrid. Seulement la *National Zeitung* fait observer que le gouvernement espagnol aura à donner à l'Allemagne les satisfactions nécessaires.

Il commentent avec beaucoup de calme les nouvelles de Madrid; ils manifestent toute leur confiance dans la politique de M. de Bismarck.

La *Gazette de Voss* constate que la presse française tient depuis quelques jours un langage beaucoup plus impartial et raisonné en ce qui concerne le conflit hispano-allemand.

La presse est admirablement disciplinée et se fait, la diplomatie ne se fait pas non plus dans la rue; aussi ne sait-on rien des dispositions arrêtées par la chancellerie.

La *National Zeitung* fait observer que le gouvernement espagnol aura à donner à l'Allemagne les satisfactions nécessaires. C'est là la grosse difficulté. Mais quand il s'agit, pour une grande nation, de faire ou de recevoir des excuses, il n'est pas aisé de fixer la limite des concessions réciprocques.

C'est ce qui rend la situation des plus critiques.

### A Berlin

A Berlin, l'annonce de l'occupation de l'île de Yap a été reçue avec joie; mais on regrette que ce soit au prix des bonnes relations constantes avec l'Espagne.

Tandis que l'agitation populaire et guerrière règne à Madrid, la famille impériale, à l'issue de la revue passée par l'Empereur, donnait des témoignages publics de distinction à l'attaché militaire colonel Fuentes, et à l'attaché naval de la légation espagnole à Berlin.

Au banquet qui suivit, ces témoignages furent remarqués encore renouvelés par le prince impérial.

Evidemment il y a là une fatique.  
 La nouvelle de l'outrage fait aux coureurs allemands a causé, comme bien l'on pense, une indignation profonde à Berlin.

Il règne ici, dit une dépêche adressée de Berlin à la France, une émotion extraordinaire. La nouvelle s'est répandue avec une rapidité dont il n'y a point d'exemple depuis la capitulation de Sedan. Des groupes se forment à chaque coin de rue; les boutiques quittent leurs comptoirs, les employés leurs bureaux pour aller préparer dans la rue, ou se ment, surtout dans la Friedrichstadt, une foule impatiente et houleuse.

Par moments, les cris de : A bas l'Espagne ! A bas l'Espagne ! retentissent par la foule. On rencontre une masse de bourgeois et d'artisans qui prêtent à la boutonnière la médaille de la dernière campagne, ce qui n'a rien d'ordinaire que pour les assemblées de vétérans.

La multitude est très compacte autour de la statue équestre de Frédéric II, devant le palais de l'empereur. Malgré les vivats poussés à chaque minute, Guillaume ne parait pas à sa fenêtre dite historique.

Le moment, d-s gamins munis de sables de bois traversent en tra l'avenue des Tilleuls, criant : « Chez Bismarck ! chez Bismarck ! » et bien que le chancelier soit toujours à Varzin, une masse de peuple se met à la suite des gamins et se dirige vers la Wilhelmstrasse.

Il doit y avoir, est après-midi, chez l'empereur un conseil d'extrême importance. On affirme de bonne source qu'une dépêche du souverain mande le prince de Bismarck au plus tôt à Berlin.

La nouvelle de l'insulte a été publiée en gros caractères dans tous les journaux et en tête de leurs colonnes des dépêches de Paris, disant que le drapeau de l'ambassade d'Allemagne à Madrid a été lacéré et l'hôtel de la mission attaqué par une foule furieuse.

Ils font observer que la chose a dû se passer le 2<sup>e</sup> septembre, jour anniversaire de la bataille de Sedan, attendu que les ambassadeurs sont pour habitude constante de faire arborer le drapeau national qu'en commémoration de faits importants touchant les pays qu'ils représentent ou qu'à l'occasion de solennités concernant les cours auprès desquelles elles sont accréditées.

La presse berlinoise est conséquemment unanime à trouver l'insulte faite au drapeau allemand doublement grave, l'unité et l'indépendance du peuple allemand, consommées le 2 septembre 1870, ayant été bafouées à l'égard de l'étendard germanique, l'autre jour à Madrid.

Mais comme partout où se passe quelque fait désagréable à l'Allemagne, on cherche « ou est le Français », dans le cas présent, quelques organes ne craignent pas d'insinuer que l'outrage infligé à la majesté de l'empire allemand a dû avoir pour auteurs les Français de résidence à Madrid.

C'est là une manœuvre gallophobe qui, nous devons le dire, n'est pratiquée que par quelques feuilles, mais il ne serait pas extraordinaire que nous la vissions se généraliser.

### A Paris

Les dépêches de Madrid ont été arrêtées pendant toute la journée d'hier.

A midi, l'ambassade d'Espagne à Paris n'avait encore reçu aucune dépêche au sujet des faits signalés.

D'autre part, plusieurs banquiers de Paris qui reçoivent quotidiennement, à une heure, un télégramme leur donnant les cours d'ouverture de la Bourse de Madrid, ne l'avaient pas reçu hier à sept heures du soir.

A minuit, on n'avait encore reçu aucune nouvelle à l'ambassade. L'ambassadeur, don Francisco de Cardenas, un peu souffrant, s'est couché de fort bonne heure, mais deux secrétaires sont restés en permanence toute la nuit pour lui communiquer les télégrammes qu'on attendait avec impatience rue Saint-Dominique.

M. Caubet, chef de la police municipale, avait été prévenu qu'une démonstration de la colonie espagnole devait avoir lieu devant l'ambassade. Aussi des groupes d'agents assez nombreux occupaient-ils la rue Saint-Dominique et ses abords.

Mais aucune manifestation ne s'est produite. Toute la soirée, le faubourg Saint-Germain est resté désert comme à l'ordinaire.

La reine Isabelle est toujours à Paris, et nous n'avons pas besoin de dire que la mère du roi Alphonse a été très impressionnée par les dépêches arrivées hier.

La prolongation du séjour de la reine à Paris n'a cependant aucun caractère politique; son départ pour Madrid a été retardé par le règlement de la succession de sa mère, la reine Christine, et c'est également pour cette cause que le duc et la duchesse de Montpensier sont en ce moment à Paris.

### A l'étranger

Le *Temps* a publié hier en dernière heure la dépêche suivante qui, par parenthèse, a mis bien longtemps pour venir de Rome à Paris :

Rome, 4 septembre, midi.  
 De grandes concentrations de troupes ont lieu en ce moment dans les ports de l'Italie.

Leur destination éventuelle est tenue absolument secrète. Aussi les nouvelles se donnent-ils libre carrière : les uns disent qu'elles ont pour objet l'occupation de la Tripolitaine; les autres que, dans le cas d'un conflit avec l'Espagne, l'Allemagne se serait assurée l'alliance italienne pour un débarquement sur les côtes d'Espagne ou du Maroc.



et le *Victoria* sont cuirassés, mais ils ont été construits il y a vingt ans. Les 9 frégates et hélices sont également en bois, de même que les trois nouvelles corvettes, l'*Aragón*, le *Castilla* et le *Nazarra*, et trois autres corvettes actuellement en construction.

L'Allemagne, par contre, possède 12 navires cuirassés de premier rang, et 14 frégates et corvettes, toutes cuirassées. Quant aux avisos, canonnières, etc., le nombre en est à peu près égal des deux côtés; mais les bâtiments allemands sont presque tous cuirassés et construits sur les modèles les plus récents, tandis que les bâtiments espagnols ne sont pas cuirassés et que la construction de la plupart d'entre eux n'est plus à la hauteur des progrès modernes. D'après le service des torpilles, très bien organisé en Allemagne, est tout à fait insuffisant en Espagne, et aux Cortès il a été reconnu récemment que, pour mettre la flotte espagnole en état, il faudrait au moins 200 millions de francs.

Mais, même si cette somme se trouvait fournie à l'aide de souscriptions patriotiques, une marine ne s'improvise pas du jour au lendemain; il faut des années pour construire un cuirassé. D'ici là, dit-on à Berlin, l'Allemagne aurait tout le loisir, par exemple, de seconder à son aise les insurgés cubains et les filibusters américains, de façon à faire perdre à l'Espagne pour toujours la reine des Antilles.

## ÉCHOS

M. Allain-Targé ne s'est pas attardé à Toulon et, hier, il est rentré à Marseille par le train de quatre heures et demie. Il a été en sur le quai de la gare par le préfet, le maire et ses adjoints.

Après les salutations d'usage, le ministre est monté en voiture et a fait le tour du chemin de la Corniche. A son arrivée à la préfecture, M. Allain-Targé a accepté un dîner intime où se trouvaient dix-huit personnes seulement, parmi lesquelles le préfet, le général de Colomb, le maire, le président et les vice-présidents du conseil général.

L'amiral Galibier est parti pour Castres. L'absence du ministre de la marine ne sera que de quelques jours.

C'est mardi que paraîtra au *Journal officiel* la circulaire que le ministre de l'intérieur doit adresser aux préfets au sujet de la conduite qu'ils auront à tenir pendant la période électorale.

M. Saint-René-Taillandier, chargé du consulat général de France, ayant menacé le *Bosphore égyptien* de poursuites et ayant déclaré que la polémique à laquelle se livrait ce journal était nuisible aux intérêts français, le *Bosphore* annonce qu'il ne veut pas modifier sa ligne de conduite, ni, d'autre part, entrer en lutte contre le représentant de la France, et qu'il préfère, en conséquence, arrêter sa publication.

On sait que le *Bosphore égyptien* avait été vendu récemment aux Anglais.

On nous communique une triste nouvelle : Mme Labiche, la belle fille de l'honorable académicien et la fille de M. Flaud, ancien député du Calvados, est morte hier samedi au château de Belleville, près Pont-Evêque.

Demain lundi commencera à Saint-Cloud la semaine du pèlerinage; elle se terminera le 14 septembre. Le jour de la fête, 13 septembre, la grand-messe sera chantée pontificalement par Mgr Goux, évêque de Versailles. Le vénéré prélat présidera l'office du soir.

Ce pèlerinage remonte à la plus haute antiquité et a toujours été en grande vénération à Paris. L'église est artistiquement décorée par les soins du curé de la paroisse; chaque jour les différentes paroisses de la capitale viendront en pèlerinage et assisteront à tous les offices.

Le général de division du Brécon, inspecteur général permanent du 5<sup>e</sup> arrondissement de cavalerie, vient de se rendre à Marseille pour prendre possession de ses nouvelles fonctions.

Le bruit court que, par suite de quelques cas de fièvre qui viendraient de se produire au 14<sup>e</sup> de ligne, les manœuvres de la 53<sup>e</sup> brigade d'infanterie, qui devaient avoir lieu dans l'Isère, du 7 au 15 courant, n'auraient pas lieu.

*Pater Gratias* vient encore de faire des siennes : La peine de mort prononcée contre Petit, pour assassinat du maire de Domqueur (Somme), vient d'être commuée. Communication sera donnée à cet intéressant personnage de la décision de M. Grévy à l'audience de vacation du 12 septembre.

Si Petit avait assassiné les adjoints par dessus le marché, de quelle faveur aurait-il bien bénéficié?

Nous avons déjà en l'occasion de recommander à nos lecteurs la *Ligue protectrice des enfants abandonnés et orphelins* du Havre. Cette association, conçue en dehors de tout esprit de parti, est des plus intéressantes. Elle possède un institut agricole et industriel à Sannois, près le Havre, où les enfants reçoivent actuellement l'enseignement professionnel et qui fonctionne depuis deux ans.

Mais les ressources de cette ligue protectrice sont encore bien insuffisantes pour faire face aux besoins qui se présentent chaque jour.

Les demandes d'admission à l'établissement sont nombreuses. Nous prions donc tous ceux qui pourraient prêter leur concours à cette œuvre de moralisation, de le faire avec la plus grande générosité possible, car il s'agit d'arracher à la misère et au vice une foule d'enfants qu'une direction morale et intellectuelle peut transformer en honnêtes ouvriers.

On nous adresse la lettre suivante qui

a trait à deux questions sur lesquelles les opinions sont bien divisées :

Monsieur, Est-ce que nos journaux parisiens ne protestent pas contre cette double infamie : « Les combats de taureaux, les expériences physiologiques pratiquées sur la tête des décapités » ?

Pas un n'appellera-t-il sur elles la réprobation des citoyens français ?

Notre virilité réclame-t-elle ces débauches de sang ?

Faut-il réveiller nos appétits cruels ? Menacer-ils de s'éteindre ? N'engorge-t-on plus ? Les brutalités manquent-elles ? La coupe de la Roquette a-t-elle cessé de travailler ?

Or, nous, ces atrocités nous les laisserais impuissantes !

Nous supporterions cela ! Nous le verrions sans rougir ! On continuerait de nous le raconter chaque matin, et nous courrions n'en aurais pas raison !

Pas qu'un mot... et qu'il aille à son adresse !

Vous qui parlez de porter la civilisation aux peuples sauvages ! ne l'avez pas la sauvagerie chez vous : ne l'y importez pas.

Vous qui parlez d'abolir la peine de mort ! abolissez les tortures après la mort.

X...

Mœurs électorales :

Les Américains vont-ils faire concurrence aux Américains du Sud en matière d'élections.

Voici ce que raconte le *Figaro* :

Le parti des adversaires de M. Borriglione, maire et député de Nice, avait organisé une réunion privée à Saint-Roch, dans un quartier déguisé de la ville, à l'auberge de la *Manchona*.

Les électeurs étaient au nombre d'environ deux cents.

Avant l'ouverture de la séance, des amis ou des parisiens de M. Borriglione sont venus pour entrer; ils n'avaient pas de carte d'invitation. On a refusé de les recevoir.

Alors, les protestations commencent. Des cris, des vociférations et des coups de sifflet leur succèdent bientôt, suivis d'une poussée formidable. Mais la porte était soigneusement gardée. Après les gros mots, on en arrive aux faits. Des pierres sont lancées en avant-garde. Elles pleuvent au milieu des membres de la réunion, qui maintiennent leur intention de n'accepter parmi eux que des coreligionnaires politiques. La fureur est à son comble. Aux pierres succèdent des détonations d'armes à feu. L'œuvre de la poudre est assourdissante.

Il y a, bien que les coups de revolver ne tardent pas à être suivis de coups de couteau.

Les victimes crient, le sang coule, la mêlée est générale à la porte et dans la rue de l'auberge de la *Manchona*.

Pendant ce combat meurtrier, on les sœurs Thérèse, Laure, Bonifis et Eugène, qui sont blessés très grièvement, on envoie chercher la police.

Les gendarmes et les sergents de ville arrivent au nombre d'une trentaine. A l'apparition de la maréchaussée, les couteaux rentrent dans leur gaine et le calme se rétablit. On songe alors à transporter les blessés à l'hôpital, où les premiers soins leur sont donnés.

Et les gendarmes, qui ardent-ils ? Mais ils n'arrent personne. Ils se contentent maintenant de se promener, et c'est en simples spectateurs qu'ils assistent de la rue et sans autre arme de procès, à l'ouverture de la séance qui devait avoir un drame pour lever de rideau.

De mauvaises langues prétendent que le plus clair de tout cela, c'est que, depuis le procès Barria, M. Borriglione n'est plus aussi sûr de lui-même. De nombreuses défections se produisent journellement dans son parti, et, prévoyant que la lutte sera exceptionnellement rude et acharnée, il prend ses mesures en conséquence.

Nous avons publié une première lettre de M. le duc de Morny; en voici une seconde adressée au rédacteur en chef du *Gaulois* :

Paris, 3 septembre 1885.

Mon cher monsieur de Pène, Croyez que la lettre intime que j'ai adressée à M. Paul de Cassagnac dépeint exactement la situation, fort regrettable, du Puy-de-Dôme.

Si je me rends à Clermont, c'est, comme je l'ai dit, à cause des nombreuses sollicitations qui me sont faites, et soyez certain que mes sentiments sont, « puisque vous parlez de partir en guerre », fort pacifiques et conciliants.

Je sais seulement sur qui je puis compter dans le département; je sais quel est le nombre de voix que je puis apporter; je sais par la quel est mon devoir et ce qu'il me reste à faire.

Le département, s'il paraît républicain maintenant, a prouvé, il y a peu d'années, qu'il était bonapartiste.

A l'heure présente, s'il se proclame un revirement dans les esprits, c'est vers les sentiments impérialistes qu'il se tourne.

Je ne puis donc compter sur ceux qui peuvent s'opposer à ce nombre assez considérable de voix.

D'après les lettres que je reçois de tous côtés, je puis affirmer que le pays ne comprend pas ce que veut dire une liste sur laquelle se trouve un candidat *monarchiste légitimiste*, puis des candidats *monarchistes*.

Ce que je veux, parce que je le crois nécessaire, c'est une liste formée par les personnes qui possèdent la confiance du département avec la qualification seule de *conservateurs*. Sachez, mon cher monsieur de Pène, qu'avant tout je suis entièrement dévoué à mon pays, à qui je me consacrerai de tout mon cœur, et je ne puis que me consacrer à son intérêt.

Agitez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très distingués et de ma très haute considération.

Morny.

— Le directeur de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans vient d'adresser l'ordre du jour suivant à tous les agents de la compagnie :

En prévision de l'ouverture prochaine de la période électorale, le directeur de la compagnie rappelle que les agents ont toute liberté, comme électeurs, d'agir suivant leur conscience, mais seulement à titre personnel et en dehors de l'exercice de leurs fonctions.

Il leur est absolument interdit d'user, dans un but électoral, de l'influence qu'ils peuvent tenir de leur situation dans la Compagnie, et ils devront éviter avec le plus grand soin tout ce qui, dans leur attitude, pourrait avoir pour résultat d'engager ou de compromettre la Compagnie dans des luttes auxquelles elle doit rester complètement étrangère.

Conformément aux dispositions de l'instruction n° 30, les chefs de service devront prendre les mesures nécessaires afin de donner aux employés et ouvriers, à moins d'impossibilité résultant des nécessités du service, la facilité d'exprimer leur vote.

La circulaire qu'on vient de lire est nette, précise et d'une correction irrépro-

chable. Désarmerait-elle la malveillance des républicains ? Nous le souhaitons sans trop l'espérer, sachant que ce qu'ils désirent des grandes compagnies, ce n'est pas précisément la neutralité électorale. Pour les satisfaire, il ne suffit pas de ne pas être contre eux, il faut être avec eux.

— Les journaux républicains ont annoncé, ces jours derniers, que le général Campenon, suivant l'exemple donné par la plupart de ses collègues du cabinet, venait d'adresser à tous les commandants de corps d'armée et aux gouverneurs militaires de Paris et de Lyon une circulaire leur traçant leur devoir au cours de la période électorale et leur prescrivant à eux et aux troupes placées sous leurs ordres de ne pas se mêler à la lutte des partis.

Or, pendant qu'il faisait expédier la circulaire en question, on pouvait lire sur les portes des mairies et jusque sur les portes des églises du canton de Montcuq (Lot), la lettre suivante :

ARRONDISSEMENT DE CAHORS  
Mairie de Montcuq  
Mon cher collègue,

J'ai l'honneur de vous informer que M. le ministre de la guerre, sur la demande de M. Bérat, sénateur, conseiller général du canton de Montcuq, a décidé que tous les réservistes en résidence dans le canton de Montcuq, dévasté par l'orage du 1<sup>er</sup> août, sont dispensés de l'appel cette année.

Je vous prie de vouloir bien communiquer cette bonne nouvelle à tous les intéressés de votre commune.

Veulliez agréer, etc.  
Le maire de Montcuq : VALAT.

A M. le maire de Saux.

La lettre que nous venons de reproduire a été publiée par le *Courrier du Lot*, par l'*Union du Lot* et le *Journal du Lot* sans avoir provoqué le moindre démenti.

Nous devons donc tenir le fait pour vrai, quelque scandaleux qu'il soit. On remarquera que la mesure prise par le général Campenon ne vise qu'un des cantons du Lot dévastés par l'orage du 1<sup>er</sup> août. Elle ne vise pas ceux de Cotres, de Puy-Evêque, qui ont aussi subi des pertes considérables.

Pourquoi cette différence de traitement ? S'agit-il parce que le gouvernement a tenu à mettre un peu de baume sur la plaie de M. Bérat à la suite des incidents qui ont marqué les deux dernières séances du conseil général du Lot, d'où son influence est sortie si considérablement diminuée, et à montrer qu'il avait conservé auprès du ministère Brissot tout le crédit dont il jouissait auprès du ministre Ferry ?

Mordu par un cheval. — Mercredi dernier, à Montgeron, un garçon d'écurie nommé B., s'est assis à l'atelier deux chevaux, lorsqu'un des derniers s'est levé et a mordu le maître par le jarret, d'un coup de mâchoire, lui fit une entaille profonde de plusieurs centimètres et d'une superficie de près de quinze centimètres carrés. Les muscles et les tendons étaient absolument à nu.

Un moment, on a vu le victime qui avait été renversé, essayait de se relever, eut une partie de la main droite emportée par les terribles dents du cheval. L'homme fut secouru bientôt; le docteur Ostelck, de Montgeron, vint lui donner ses soins et, ayant fait recueillir et laver soigneusement les deux lambeaux de chair perdus par B., les ramena à leur place par plusieurs sutures d'une extrême délicatesse.

Huit grammes de chloral furent administrés, en prévision du tétanos, au patient, lequel fut ensuite transporté à l'hospice de Corbeil.

Hier vendredi, l'état du blessé était assez satisfaisant, mais on ne pouvait encore se prononcer sur la parfaite reprise des chairs.

Fausse accusation d'empoisonnement. — On se rappelle que nous avons parlé dernièrement de la mort mystérieuse, dans le quartier du Temple, d'un commerçant, M. Robert.

Un moment, on a vu le victime qui avait été renversé, essayait de se relever, eut une partie de la main droite emportée par les terribles dents du cheval. L'homme fut secouru bientôt; le docteur Ostelck, de Montgeron, vint lui donner ses soins et, ayant fait recueillir et laver soigneusement les deux lambeaux de chair perdus par B., les ramena à leur place par plusieurs sutures d'une extrême délicatesse.

Quelques heures après, il succombait au milieu d'horribles douleurs d'entrailles.

Les relations malveillantes qui existent entre M. Robert et le défunt ont été mises en évidence par M. Robert, qui a été empoisonné.

D'un simple soupçon à une accusation directe, il n'y a qu'un pas. Il fut franchi, et Mme Robert et l'employé, tous deux inculpés d'empoisonnement, furent gardés à vue.

L'autopsie du cadavre vient d'avoir lieu. Le résultat de l'examen des viscères que le défunt n'avait absorbé aucune substance toxique.

Un drame dans une cantine. — Le nommé Picot, ouvrier chauffeur, âgé de trente-deux ans, employé dans un four à chaux, situé entre Epinay et Argenteuil, vivait marié depuis quelque temps avec une nommée Rosalie Evard, domestique dans une cantine où les ouvriers vont prendre leur repas.

Déjà, à plusieurs reprises, Picot, qui était d'un naturel excessivement jaloux, avait prévenu sa maîtresse que s'il découvrait qu'elle le trompait, il la tuerait.

Se trouvant avant-hier soir libre, il s'est rendu à la cantine, s'est approché sans prononcer une parole de sa maîtresse qui lui tournait le dos, et à bout portant lui a tiré un coup de revolver. La malheureuse s'est affaissée, mais, se relevant presque aussitôt, elle s'est avancée vers Picot, qu'elle a traité de lâche.

Ce dernier, vers lequel plusieurs ouvriers s'étaient élançés pour l'arrêter et le désarmer, a tourné l'arme vers lui et s'est fait sauter la cervelle.

Le commissaire de police de la circonscription s'est rendu sur les lieux pour procéder aux constatations d'usage et a fait donner à la femme Evard, dont le blessure est grave, les soins que nécessitent son état.

Arrestation d'un incendiaire. — Depuis longtemps, des incendies nombreux se produisaient dans les environs de Paris, devant des fermes et des habitations isolées. La gendarmerie de Seine-et-Oise, mise en éveil par la fréquence de ces sinistres inexpliqués, établit une surveillance active.

Dernièrement, à Saint-Clair-sur-Epte, des gendarmes surpris en flagrant délit d'un incendie, ont arrêté un nommé Dyne, un fermier, qui avait placé une allumette enflammée sous une meule d'avoine; la meule était allumée aux bâtiments d'une grande ferme appartenant à M. Lafosse, cultivateur. Sans l'intervention des gendarmes, on aurait eu à déplorer un sinistre considérable.

Dyne était libre, des gendarmes, plusieurs personnes l'ont entendu dire : « Je vais faire un bon feu de joie. » Ce misérable a été écroué hier à la prison de Versailles.

Le drame de l'auberge St-Martin. — Le caissier de la maison du *St-Martin*, à l'auberge St-Martin, le nommé Richelle, d'origine allemande, qui avait, dans des circonstances que nous avons longuement rapportées, blessé mortellement son patron, M. Daricqueheim, puis avait tenté de se suicider en se laissant tomber dans la poutre, vient également de succomber à ses blessures.

Transporté de l'hôpital Lariboisière à la prison de la Santé, il y est mort hier.

Ce malheureux ne paraissait pas jouir de ses facultés, et il est probable que son irresponsabilité eût été constatée par le médecin aliéniste chargé de l'examiner.

Le crime de Villemonble.

Le mandat d'arrêt définitif lancé par le parquet de la Seine contre Châteaufort et Allard, a été signé hier à ceux-ci, à Bruxelles.

Le corps du défunt a été ramené au domicile de sa veuve.

Vois dans les wagons-poste. — M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires, est parvenu à mettre en état d'arrestation un chargeur de wagon, le nommé Châteaufort, qui avait continuellement parlé de la bande qui exploite depuis longtemps les wagons-poste sur presque toutes les lignes de chemins de fer. Dans une perquisition faite chez cet audacieux voleur, M. Clément a saisi une somme de 3,300 francs en billets de banque, provenant d'un vol important commis le 31 août dernier. On a également saisi des papiers qui servaient à M. Clément à poursuivre activement son enquête et amèneront d'ici peu l'arrestation des nombreux complices du chargeur qui a été écroué à Mazas.

Vol dans la prison de Saint-Denis. — Un vol a été commis à l'avant-dernière nuit dans la prison de Saint-Denis.

Cette prison, située 92, rue de Paris, ne servait autrefois que de dépôt pour les vagabonds ayant atteint un certain âge; mais depuis longtemps déjà le dépôt de la préfecture de police était insuffisant pour contenir les voleurs et les autres malfaiteurs, et c'est pourquoi le dépôt de la préfecture de police était devenu une succursale de celui de Paris, et tous les individus arrêtés actuellement dans cette circonscription sont écroués à cette prison. La moyenne des malfaiteurs qui s'y trouvent est de mille environ.

Hier matin, vers cinq heures, un des surveillants de nuit venait frapper à la porte du directeur du D-pôt, dont l'appartement est situé au-dessus des bureaux, et le prévenait que quelqu'un avait pénétré, pendant la nuit, dans cette partie de l'établissement, et avait brisé le coffre-fort, dans lequel il ne restait plus rien.

Le voleur avait détaché une vitre qui avait été remplacée trois jours auparavant. Il avait fait jouer l'éspagnolette de la fenêtre, puis il était entré dans le bureau.

Il avait ensuite tiré un des plons tenant le cadenas qui fermait un placard dans lequel se trouve scellé dans le mur un coffret et avait essayé de l'ouvrir. Mais, n'ayant pu y réussir, il avait, à l'aide d'une forte pince et en faisant des pesées, soulevé le couvercle du coffre et s'était emparé de l'argent qui s'y trouvait en fermé, soit 1,300 francs environ.

Deux personnes sur lesquelles pèsent de graves soupçons ont été consignées à la disposition de la justice.

Mordu par un cheval. — Mercredi dernier, à Montgeron, un garçon d'écurie nommé B., s'est assis à l'atelier deux chevaux, lorsqu'un des derniers s'est levé et a mordu le maître par le jarret, d'un coup de mâchoire, lui fit une entaille profonde de plusieurs centimètres et d'une superficie de près de quinze centimètres carrés. Les muscles et les tendons étaient absolument à nu.

Un moment, on a vu le victime qui avait été renversé, essayait de se relever, eut une partie de la main droite emportée par les terribles dents du cheval. L'homme fut secouru bientôt; le docteur Ostelck, de Montgeron, vint lui donner ses soins et, ayant fait recueillir et laver soigneusement les deux lambeaux de chair perdus par B., les ramena à leur place par plusieurs sutures d'une extrême délicatesse.

Huit grammes de chloral furent administrés, en prévision du tétanos, au patient, lequel fut ensuite transporté à l'hospice de Corbeil.

Hier vendredi, l'état du blessé était assez satisfaisant, mais on ne pouvait encore se prononcer sur la parfaite reprise des chairs.

Fausse accusation d'empoisonnement. — On se rappelle que nous avons parlé dernièrement de la mort mystérieuse, dans le quartier du Temple, d'un commerçant, M. Robert.

Un moment, on a vu le victime qui avait été renversé, essayait de se relever, eut une partie de la main droite emportée par les terribles dents du cheval. L'homme fut secouru bientôt; le docteur Ostelck, de Montgeron, vint lui donner ses soins et, ayant fait recueillir et laver soigneusement les deux lambeaux de chair perdus par B., les ramena à leur place par plusieurs sutures d'une extrême délicatesse.

Quelques heures après, il succombait au milieu d'horribles douleurs d'entrailles.

Les relations malveillantes qui existent entre M. Robert et le défunt ont été mises en évidence par M. Robert, qui a été empoisonné.

D'un simple soupçon à une accusation directe, il n'y a qu'un pas. Il fut franchi, et Mme Robert et l'employé, tous deux inculpés d'empoisonnement, furent gardés à vue.

L'autopsie du cadavre vient d'avoir lieu. Le résultat de l'examen des viscères que le défunt n'avait absorbé aucune substance toxique.

Un drame dans une cantine. — Le nommé Picot, ouvrier chauffeur, âgé de trente-deux ans, employé dans un four à chaux, situé entre Epinay et Argenteuil, vivait marié depuis quelque temps avec une nommée Rosalie Evard, domestique dans une cantine où les ouvriers vont prendre leur repas.

Déjà, à plusieurs reprises, Picot, qui était d'un naturel excessivement jaloux, avait prévenu sa maîtresse que s'il découvrait qu'elle le trompait, il la tuerait.

Se trouvant avant-hier soir libre, il s'est rendu à la cantine, s'est approché sans prononcer une parole de sa maîtresse qui lui tournait le dos, et à bout portant lui a tiré un coup de revolver. La malheureuse s'est affaissée, mais, se relevant presque aussitôt, elle s'est avancée vers Picot, qu'elle a traité de lâche.

Ce dernier, vers lequel plusieurs ouvriers s'étaient élançés pour l'arrêter et le désarmer, a tourné l'arme vers lui et s'est fait sauter la cervelle.

Le commissaire de police de la circonscription s'est rendu sur les lieux pour procéder aux constatations d'usage et a fait donner à la femme Evard, dont le blessure est grave, les soins que nécessitent son état.

Arrestation d'un incendiaire. — Depuis longtemps, des incendies nombreux se produisaient dans les environs de Paris, devant des fermes et des habitations isolées. La gendarmerie de Seine-et-Oise, mise en éveil par la fréquence de ces sinistres inexpliqués, établit une surveillance active.

Dernièrement, à Saint-Clair-sur-Epte, des gendarmes surpris en flagrant délit d'un incendie, ont arrêté un nommé Dyne, un fermier, qui avait placé une allumette enflammée sous une meule d'avoine; la meule était allumée aux bâtiments d'une grande ferme appartenant à M. Lafosse, cultivateur. Sans l'intervention des gendarmes, on aurait eu à déplorer un sinistre considérable.

Dyne était libre, des gendarmes, plusieurs personnes l'ont entendu dire : « Je vais faire un bon feu de joie. » Ce misérable a été écroué hier à la prison de Versailles.

Le drame de l'auberge St-Martin. — Le caissier de la maison du *St-Martin*, à l'auberge St-Martin, le nommé Richelle, d'origine allemande, qui avait, dans des circonstances que nous avons longuement rapportées, blessé mortellement son patron, M. Daricqueheim, puis avait tenté de se suicider en se laissant tomber dans la poutre, vient également de succomber à ses blessures.

Transporté de l'hôpital Lariboisière à la prison de la Santé, il y est mort hier.

Ce malheureux ne paraissait pas jouir de ses facultés, et il est probable que son irresponsabilité eût été constatée par le médecin aliéniste chargé de l'examiner.

Le crime de Villemonble.

Le mandat d'arrêt définitif lancé par le parquet de la Seine contre Châteaufort et Allard, a été signé hier à ceux-ci, à Bruxelles.

A la suite de cette formalité, Châteaufort a été extrait de la prison de Saint-Gilles et Adèle de la maison de détention des Pellets-Carmes, et ils ont été conduits dans la chambre qu'ils occupent, chassée de Mons, n° 37, pour assister à la saisie des pièces et papiers qui y étaient restés. Me Stocquet, le défenseur de Châteaufort, avait été prévenu, et était présent à la descente, qui a été pratiquée discrètement par M. Dacles, officier de police, accompagné de deux agents en bourgeois.

Les pièces en question sont de la plus haute importance. Elles établissent qu'à l'époque où se sont passés les faits incriminés contre Euphrasie Mercier, Châteaufort était en Amérique.

Il y a une liasse de lettres adressées par lui, du Nouveau-Monde, à sa tante Julie morte depuis, à sa sœur et à son beau-frère, honorable magistrat français, dont il est inutile de méditer le nom à cette affaire.

Ces lettres, datées des mois de décembre, novembre, décembre 1882 et janvier 1883, sont absolument curieuses, à cause du mysticisme dont elles sont empreintes. Elles montrent que Châteaufort était hanté, comme les autres membres de la famille, d'idées religieuses que ses voyages n'avaient point altérées.

Châteaufort et Adèle Mercier ont été entendus hier par le juge d'instruction, qui a déclaré qu'il devait différer leur comparution devant la chambre du conseil.

A la suite de la comparution, Adèle Mercier a eu une crise nerveuse; elle a demandé si la torture qu'on lui infligeait serait bientôt terminée.

Le juge d'instruction a dit qu'il était étranger à ce retard.

Châteaufort a protesté énergiquement; il a dit qu'il était honnête d'agir ainsi avec un homme qui a dénoncé à la justice, sans autre mobile que sa foi religieuse, des criminels que la justice, malgré ses recherches, ne pouvait pas découvrir.

Il a ajouté : « Si j'avais voulu fuir, aurais-je attendu neuf jours la visite des policiers français ? Aurais-je réuni tous les éléments destinés à confondre les complices ? »

La présence de la situation actuelle, je ne devrais plus rien que quand je serai libre.

Il a déclaré s'opposer à l'extradition.

Adèle Mercier et Châteaufort ont été reconduits ensuite dans leur prison.

C'est aujourd'hui que la chambre du conseil devra, chargée de



## CHRONIQUE JUDICIAIRE

## Un parricide

Avant-hier se sont ouverts, devant la cour d'assises du Tarn, les débats d'une grave affaire de parricide qui présente un intérêt particulier. Il s'agit de l'assassinat de Mme de Virvent, commis au château de la Théaurie, dans l'arrondissement de Lavaur, le 29 juin 1884.

Voici les faits : Mme de Virvent fut trouvée, le matin, par sa femme de chambre, étendue sur le parquet, au milieu d'une mare de sang. On lui avait fracassé le crâne à coups de marteau. Pourant, elle respirait encore; elle ne mourut même que dans la soirée, après avoir eu la force de faire aux magistrats qui l'interrogeaient un récit du meurtre dont elle était la victime. D'après la malheureuse femme, un individu était entré dans sa chambre, tenant à la main une bougie allumée qu'il avait éteinte aussitôt. Il s'était précipité sur elle, lui avait coulé la tête d'une serviette et l'avait frappée à coups redoublés sur le crâne, puis l'avait traînée par les pieds dans une chambre voisine où elle s'était évanouie.

Elle ajouta qu'elle n'avait pu reconnaître son assassin.

Mais comme, le jour même du crime, on constata la disparition de son fils, Ludovic de Virvent, qui habitait le domaine de Rouaix, à une très petite distance de la Théaurie, les magistrats furent convaincus qu'il était le seul coupable. On connaissait la faiblesse de Mme de Virvent pour ce jeune homme, et l'on pensa que, si elle n'avait pas donné le nom de son meurtrier, c'était uniquement par un reste de pitié maternelle.

La culpabilité de Ludovic de Virvent paraissait évidente quand on songeait à ses mauvais instincts.

Son père, quand il vivait, n'avait pu obtenir de lui qu'il travaillât dans ses classes; c'est à grand-peine que Ludovic obtint son baccalauréat en lettres, et jamais il ne put arriver à se faire recevoir licencié en droit. Ce qui lui plaisait, c'étaient les fréquentations crapuleuses, la vie des tripots, etc. A la mort de son père, survenue en 1880, sa part d'héritage — il a une sœur mariée à un gentilhomme toulousain, M. de Raymond-Cahuzac — dut être employée presque tout entière à payer les dettes dont il était criblé.

Ses désordres devinrent tels que Mme de Virvent, malgré son indulgence vraiment extraordinaire, prit le parti de lui fermer sa bourse. Dès 1881, la famille l'avait fait interdire.

Depuis lors, il végétait. Nil doute que, poussé par un pressant besoin d'argent, il l'eût assassiné sa mère pour la voler. Et, de fait, après le crime, on ne trouva ni argent ni valeurs au château de la Théaurie, alors que Mme de Virvent passait pour posséder des actions et obligations de toutes sortes.

Ludovic de Virvent fut arrêté le 28 juillet, en Algérie, à Bône. Il essaya d'abord de dissimuler son identité. Puis, il raconta que l'auteur de l'assassinat était un nommé Dupuy. Il prétendait avoir déterminé ce Dupuy à commettre le crime, moyennant 20 francs. Cet individu avait, ajoutait-il, pénétré dans la chambre de sa mère à l'aide d'une clef qu'il lui avait remise, et avait réussi à découvrir dix mille francs de valeurs.

Malheureusement pour Ludovic de Virvent, malgré les plus actives recherches, Dupuy est demeuré introuvable, et il paraît bien aujourd'hui que ce n'a jamais été qu'un personnage purement imaginaire.

De Virvent fut ramené d'Algérie et écroué à la prison de Lavaur; mais, le 10 octobre, on apprit dans le pays, avec une stupeur impossible à décrire, qu'il s'était évadé.

Cette évasion a été opérée d'ailleurs dans les circonstances les plus mystérieuses. La veille, un individu se présenta à la prison de Lavaur; il venait purger une condamnation qui lui avait été infligée pour avoir insulté et menacé de voies de fait un magistrat de Toulouse. Comment cet individu se mit-il en rapport avec de Virvent? On ne le sait. Toujours est-il que, si l'on en croit de Virvent, tous deux se procurèrent un des bancs de bois du préau, un balai avec manche, des listères et une vieille porte qu'ils arrachèrent de ses gonds; ils ajustèrent le tout ensemble et s'en firent un pont pour passer du mur au préau, haut de six mètres quarante, au mur extérieur, qui n'a pas moins de neuf mètres.

Le complice de de Virvent fut repris le lendemain et réintégré dans la prison. Quant à de Virvent, il se réfugia en Italie,

où il vécut sous le nom de Donato; puis, un beau jour, il revint adouciement à Toulouse, où son beau-frère, M. de Raymond-Cahuzac, le 25 juin dernier, l'arrêta en personne.

La veille, Ludovic de Virvent avait chargé un inconnu de remettre une lettre à M. de Raymond-Cahuzac.

Dans cette lettre, il affectait un profond repentir, il promettait à son beau-frère de livrer les noms de ses complices et finalement lui demandait une somme d'argent. Il poussait même l'audace jusqu'à donner au destinataire un rendez-vous pour neuf heures du soir sur l'allée Saint-Elie. On se rendit au lieu indiqué, dans l'intention d'arrêter de Virvent, mais ce dernier ne parut point au rendez-vous.

Le lendemain, à trois reprises, il essaya de pénétrer de force chez son parent.

Prévenu de ces tentatives et craignant de nouveaux malheurs, M. de Raymond-Cahuzac prit alors la résolution d'arrêter lui-même l'assassin.

Dès le matin, il fit le guet dans la rue de Nazareth. Il ne tarda pas à l'apercevoir, couvert de vêtements sordides.

M. de Cahuzac s'avança vers lui et le prenant au collet :

— Je vous arrête, lui dit-il.

— Oh ! ne me rudoyez pas, répondit Virvent. Donnez-moi le bras.

Vous donnez le bras, canaille ! C'est le sergent que je vais faire, et de façon que vous ne m'échappiez pas.

Et, le prenant vigoureusement, il le conduisit au poste de police voisin. Les gendarmes furent requis, et de Virvent fut écroué à la prison Saint-Michel. Il avait sur lui un couteau et un rasoir.

Ludovic de Virvent est assisté, devant le jury, de M<sup>rs</sup> Albert Passama, du barreau de Toulouse.

M. Courroul, procureur de la République, occupe le siège du ministère public.

L'accusé est un « beau gars », de vingt-huit ans, de taille moyenne, à la physionomie fine. Il a le teint mat et les yeux très vifs. Il porte une petite moustache brune qui paraît absolument naissante. On vante beaucoup sa force musculaire.

A l'audience d'hier, l'affluence était considérable.

Le président ordonne de distribuer aux jurés des exemplaires du plan du château où fut commis le crime; puis, il interroge l'accusé.

D. Vous avez été élevé au collège de Sorèze. Combien de temps êtes-vous resté dans cet établissement ?

R. Sept années.

D. Vous êtes bachelier en sciences. Vous voulez vous présenter à Saint-Cyr. Et tenez, vous n'avez pas travaillé davantage pour réussir. Enfin, vous vous êtes engagé au 5<sup>e</sup> hussards. Où étiez-vous en garnison ?

R. A Lyon.

D. Puisque vous aviez du goût pour l'état militaire, il fallait rester au régiment. Pourquoi l'avez-vous quitté ?

R. Je n'y avais pas d'avancement.

M. le président. Cependant il me semble que quand on est bachelier en sciences et porteur d'un nom comme le vôtre, on doit réussir dans la carrière que vous aviez choisie. Mais vous n'avez voulu rester ni dans l'armée, ni dans la maison de votre honorable père, qui était un homme sage et un grand agriculteur. Non, il vous a fallu fuir les grandes villes avec son cortège de jouissances qui sont parfois si mauvais aloi. Alors, vous êtes entré chez le notaire Bacon, à Toulouse, où vous avez voulu faire semblant d'apprendre le notariat. Mais vous n'avez jamais fait le moindre travail sérieux.

Le président rappelle ensuite à Virvent la vie de débauche et de fainéantise qu'il a menée; l'accusé ne fréquente guère l'étude et passait son temps avec une fille, Marie Villa, qui avait la plus détestable réputation; on les rencontrait tous deux dans les tripots; Virvent fit, en un an, plus de 30,000 francs de dettes. Or, M. de Virvent père, bien qu'il eût, à maintes reprises, payé les dettes de son fils, se vit dans l'impossibilité de continuer, puisqu'il n'avait pas lui-même achevé de payer le domaine des Rieux qu'il avait acheté 250,000 francs. C'est alors que M. de Virvent père se décida à convoquer le conseil de famille et à provoquer l'interdiction de son fils. Quelques mois plus tard, M. de Virvent père mourut, et sa veuve, qui était indulgente à l'excès pour son fils, était obligée cependant de recourir au commissaire de police.

Un jour, dit le président à l'accusé, vous avez

trouvé plus de sensibilité que d'émotion vraie. Ce dissentiment incontestable à son intérêt, et je n'exagère point en affirmant qu'il n'existe pas pour l'observateur des choses théâtrales un plus curieux sujet d'étude. Pourquoi un certain nombre d'hommes, d'un goût généralement fin et délicat, en qui on salue des lettrés, ne sont-ils pas remués, comme tout le monde, par une pièce dont tout le monde est rémué? Cela n'est pas naturel, cela veut, en tout cas, être examiné de près. Quels sont les coupables de ce défaut? L'expliquerai-je un autre jour, dans une chronique moins chargée, pourquoi le public a raison et pourquoi l'artiste le public a tort. La sentimentalité a sur la masse autant d'action que le sentiment.

Quant aux principaux interprètes de cette reprise, M. Darnala et Mme Jane Hading, j'avoue, à ma honte, que la faiblesse de l'enthousiasme dont ils sont l'objet depuis l'année dernière m'ont toujours paru empreints d'un peu d'exagération. La mode, la vogue y entrent certainement pour quelque chose; la photographie aussi!

Pour l'inauguration annuelle de ses représentations populaires à prix réduit, l'Odéon a repris le *Venceslas* de Rotrou. Je ne l'ai pas vu. On me dit que M. Monvel et Mlle Méa promettent à la tragédie deux bonnes recettes; j'y donne les mains. On me dit encore que M. Paul Monnet la maintient à la hauteur où nous n'avons presque jamais cessé de la voir sur la scène de l'Odéon, c'est à merveille. Quant à Rotrou, savez-vous que ce poète endiablé fut presque un second Corneille, dans un siècle qui était d'ailleurs de faille à en produire deux. On a restauré et restitué complètement son effigie dans ces derniers temps : c'est une belle et fière médaille, un peu plus fruste que la cornélienne, pas sensiblement au-dessous; comme qui dirait un premier essai déjà très satisfaisant de la nature en travail pour enfanter Corneille. Rotrou est bien plus près de Corneille que Regnard, par exemple, ne l'est de Molière; et tandis qu'on mesure très bien la distance considérable qu'il y a entre le *Légataire universel* et le *Misanthrope*, on ne distingue pas trop aisément ce qui infériorise *Venceslas* comparé à *Cik*, sinon que *Venceslas* est postérieur, et que, par un étrange phénomène littéraire, Rotrou,

voilà à votre mère toute son argenterie. Elle vous a dénoncé, vous et votre maître, au commissaire de police de votre quartier. Votre mère, vous et Marie Villa avez été appelés dans le cabinet de ce magistrat. Là, au moment où votre mère allait s'asseoir, vous avez enlevé brusquement la chaise qu'elle avait derrière elle, et vous avez fait la faire tomber à la renverse. Si bien que le commissaire vous a lancé cette apostrophe : « Comment, misérable, vous voulez donc faire assommer madame votre mère »

L'accusé s'est borné à de vagues dénégations.

Une dépêche nous annonce que la cour d'assises du Tarn a condamné Virvent aux travaux forcés à perpétuité.

## REVUE FINANCIERE

Conformément aux prévisions que nous émettions à cette même place il y a huit jours, la progression des divers valeurs, à commencer par nos Rentes, a fait de nouveaux progrès dès le début de cette semaine, mais sans que les transactions aient repris plus d'animation.

La liquidation mensuelle qui a eu lieu mardi et mercredi s'est donc effectuée aux cours les plus élevés du mois, et conséquemment tout à l'avantage des acheteurs qui, de plus, ont pu conserver leurs positions moyennant un report fort minime; il y a même eu du report sur quelques valeurs.

Dans ces conditions on n'a été nullement surpris de voir la fermeté du marché s'accroître encore une fois la liquidation terminée. Nous n'avions pas hésité à dire néanmoins que, tout en tenant compte des éléments favorables que comportait la situation et dont le principal était assurément l'abondance incontestable des capitaux disponibles, il convenait, jusqu'à un certain point, d'être affirmé des affaires, de ne pas pousser plus loin le mouvement, vu les légitimes préoccupations causées par l'agitation des marchés et l'ignorance où l'on est de ce que sera la majorité de la nouvelle Chambre.

Nous ajoutons de plus qu'il n'était guère prudent, de la part des acheteurs, de faire entrer dans leurs calculs la possibilité d'incidents imprévus venant subitement modifier l'état des choses d'une manière sensible.

Ces conseils n'étaient malheureusement que trop fondés, comme on le verra par l'émotion dont les graves nouvelles d'Espagne parvenues hier à Paris ont été l'occasion.

Les manifestations antiallemandes, provoquées à Madrid par l'occupation de l'une des îles Carolines par l'Allemagne, ont, en effet, eu pour conséquence d'arrêter le mouvement de hausse qui avait suivi la liquidation et de causer une réaction qui, naturellement très importante sur les fonds espagnols, a moins affecté les autres valeurs.

Elles ont toutefois payé un certain tribut à la baisse, mais, comme ces titres avaient assez sensiblement monté depuis huit jours, ils restent pour la plupart à des prix égaux ou même un peu supérieurs à ceux du samedi précédent.

Cela tient évidemment à ce que spéculateurs et capitalistes ne se sont pas laissés aller aux suggestions d'un pessimisme exagéré et pensent, comme nous, que si les récents événements de Madrid ont notablement aggravé le conflit hispano-allemand, tout espoir d'éviter une rupture complète entre les deux pays n'est pas encore perdu.

Mais il est certain que jusqu'à ce que l'on soit fixé sur la tournure que va prendre cette affaire, le public financier doit se renfermer dans une attitude expectante et contrôler sérieusement l'authenticité des nouvelles à sensation favorables ou défavorables que la phase dans laquelle vient d'entrer le différend hispano-allemand ne peut manquer de faire éclore.

**Fonds d'Etat français et étrangers**

Comme nous venons de le dire, l'aggravation du conflit hispano-allemand n'a fait perdre à la plupart des valeurs, autres que les fonds espagnols, que l'avance gagnée depuis lundi et même seulement une partie de cette

avance à quelques-unes parmi lesquelles se trouvent nos Rentes.

Nous laissons, en effet, le 3 0/0 à 81.30, l'Amortissable à 83.05 et le 4 1/2 0/0 à 109.30 alors que leurs derniers cours du samedi précédent étaient respectivement 81.15, 82.90 et 109.17.

Ce sont là des prix que l'on peut conserver à moins d'aggravation nouvelle des événements d'Espagne, mais qu'il serait assurément imprudent de dépasser avant que le différend hispano-allemand ne soit rentré dans la voie de la conciliation.

Le 5 0/0 italien, qui avait touché et même un peu dépassé 96 francs, a été gradé en clôture à 95.55, prix encore supérieur de 10 centimes à celui coté il y a huit jours. Pas d'autre cause, d'ailleurs, à cette réaction que le contre-coup de la faiblesse dont on connaît les motifs; la rente italienne se relèvera donc dès que les préoccupations de politique extérieure actuellement existantes seront dissipées.

Le 5 0/0 russe 1877 conserve le cours de 90 fr. et le florin autrichien (or) gagne 1/2 0/0 à 90 fr. Dans les circonstances présentes, nous ne pouvons que persister à trouver ces prix bien élevés.

Les fonds espagnols ont éprouvé une dépréciation des plus importantes, nous n'avons pas besoin de le dire. L'Extérieure espagnole, qui restait à 57 3/4 il y a huit jours, a été entraînée à 55 7/8. Sa tenue ultérieure dépendra évidemment de la tournure que prendront les événements.

Le 4 0/0 turc, qui avait atteint un moment 17.20, s'est revenu fermer à 16.85. Il se fait peu d'affaires sur les fonds égyptiens qui continuent toutefois à montrer une solidité incontestable. La Dette unifiée reste, en effet, tenue à 332.50, cours coté il y a huit jours.

**Institutions de crédit**

La Banque de France est sans changement à 4.975. Ses bénéfices de la semaine sont assez sensiblement supérieurs à ceux de la huitaine précédente; ils s'élevaient à 443,000 fr.

Le Crédit foncier ne s'est pas ressenti de la réaction survenue dans la dernière bourse; nous le retrouvons à 1320. Cette inébranlable fermeté s'explique d'ailleurs suffisamment par la sécurité absolue que présentent les actions de cette institution de crédit, auxquelles le développement continu des opérations de la Société assure un accroissement constant des dividendes.

Même fermété sur les obligations foncières et communales. Ces titres sont devenus extrêmement populaires, les garanties exceptionnelles dont ils sont entourés les faisant considérer à bon droit comme dignes de figurer en tête de nos grandes valeurs de placement.

Pour le mouvement sur la Compagnie foncière de France; elle se tient à 432.50. Cette Compagnie traverse une période de stagnation en ce qui concerne les travaux de construction, mais elle a réalisé des prêts en seconde hypothèque qui assurent à ses actionnaires une rémunération raisonnable.

La Banque d'escompte n'a pas souffert de la faiblesse d'hier; elle reste à 450, sans changement d'une semaine à l'autre, et ce n'est évidemment, comme nous l'avons dit, qu'un cours d'attente qui sera notablement dépassé dès que les préoccupations causées par la politique extérieure auront disparu.

La Société générale demeure immobile aux environs de 455.

La Banque de Paris a fléchi à 645, sans autre cause que le contre-coup de la faiblesse générale, car ses bénéfices du premier semestre de 1885 sont à peu de chose près les mêmes que ceux du semestre correspondant de l'exercice précédent.

**Assurances**

Les actions des Compagnies d'assurances montrent des tendances à une reprise prochaine. Il est certain que le capitaliste a à faire un choix parmi ces valeurs, mais aujourd'hui la chose est facile. Les Compagnies fondées il y a quelques années ont donné leur mesure, et l'on connaît celles qui méritent la confiance du public par les résultats acquis. A côté des Compagnies anciennes on d'âge

laissé tout ce *chien* qui faisait leur prix. Aussi la pièce a-t-elle comme un regain de jeunesse et de gaieté. Toute la troupe y est excellente, et ce serait presque une impertinence que d'y marquer des rangs.

Mmes Dinelli et d'Avray, à qui on demande surtout d'être engageantes, s'acquittent de leur emploi spécial avec une expérience consommée. MM. Miher et Pellier vous pincent l'un et l'autre sans rire. Quant à M. Daubray et à Mme Mathilde, ils ont retrouvé, dans le hors-d'œuvre que l'on a confectionné exprès pour eux au beau milieu de la pièce, toute leur verve et tout leur entrain du premier soir. Enfin on s'amuse, et on s'amuse bien, ce qui était devenu presque une rareté au Palais-Royal.

On s'amuse aussi au Vaudeville avec *Bébé*. Je ne ferai pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter une pièce qu'ils savent par cœur, ni comment l'illustre Pétillon chante le Code. Pétillon, c'était autrefois Saint-Germain. On est-il, Saint-Germain, lorsqu'on a-t-il quitté le Gymnase, comme il a-t-il quitté le Vaudeville et le Théâtre-Français? Je ne sais pas d'acteur plus nommé, ni meilleur. Avec sa mauvaise voix, c'est l'esprit personnel, c'est la finesse même, et par places, la profondeur. On est-il? Ou n'est-il? Ou ira-t-il? Aujourd'hui, Pétillon, c'est M. Jolly, et je m'empresse de dire que pour être un autre Pétillon, c'est encore un Pétillon excellent. Depuis que j'ai vu M. Jolly, au sortir d'une maladie extrêmement sérieuse, déployer dans le *Plus heureux des trois* et dans *Clara Solide*, cette drôlerie flegmatique, cet humour inventif qui se concilie chez lui avec le plus pur talent naturel, j'ai reconnu que tout lui était permis, et assurément Pétillon n'est pas une grande hardiesse pour un comédien qui, dans certains moments, arrive à être tout ensemble Gil-Pérez et Geoffroy.

Nous arrivons aux grosses affaires. La reprise de *Don Juan d'Aurich*, au Théâtre-Français, avait un certain caractère de majesté. Casimir Delavigne, même après un demi-siècle, n'est pas enogue un petit garçon qu'on traite sous jambe. On reprenait, en même temps, sa comédie-maîtresse, ou réputée telle, son *Ecole des vieillards* à l'Odéon, et cette résurrection simultanée avait véritablement un grand air de cérémonie.

La représentation de *Don Juan d'Aurich* a été fort intéressante. Les critiques s'étaient promis de s'y ennuyer, et

moyen, se placent les Compagnies qui parcourent, comme elles, une belle carrière, par cela seul qu'elles ont atteint la période bénéficiaire; ce sont l'Abbeille, la Foncière-incendie, le Soleil-vie, la France-vie, la Foncière-vie, la Providence-vie. L'achat de ces titres est un bon placement doublé d'une excellente spéculation, car, outre le revenu, le capitaliste a la chance d'une plus-value qui peut atteindre, à en juger par les anciennes Compagnies, jusqu'à vingt-deux fois le capital versé. Le passé des anciennes Compagnies est le garant même de l'avenir des nouvelles, qui ont franchi la période des débuts et sont entrées dans la phase des bénéfices annuels.

**Chemins de fer**

Les recettes de nos grandes lignes sont, cette semaine, beaucoup meilleures; toutefois ce n'est pas encore à une augmentation du trafic qu'il faut attribuer cette amélioration; elle a pour cause la comparaison des cours actuels avec ceux d'une période de 1884 tout à fait défavorable. En effet, pendant les derniers mois de 1884, le choléra s'était déclaré et se propagait dans le Midi.

Quant aux cours de ces valeurs ils sont, à des différences insignifiantes près, les mêmes que ceux du samedi précédent.

Le Lyon reste à 1240, le Nord à 1587.50, l'Orléans à 1,338.75 et le Midi à 1155.

Parmi les chemins étrangers, les Autrichiens sont plus faibles à 565.

Le Nord d'Espagne et le Saragosse ont relativement peu baissé sur les nouvelles d'hier; nous laissons, en effet, le premier à 462.50 et le second à 322.50.

D'ici à peu de jours doit paraître l'avis de répartition, entre les 300,000 actions des chemins de fer Méridionaux italiens, des 60,000 actions qui sont mises en réserve au pair pour les anciens actionnaires. Aussitôt que cet avis aura été publié, nous croyons que l'on verra l'action des Méridionaux italiens, actuellement cotée 690, monter rapidement et s'établir entre 750 et 800 fr.

**Valeurs diverses**

Le Gaz parisien est toujours immobile, mais ferme, entre 1,500 et 1,495.

Le Canal de Suez, dans la journée de réaction d'hier, n'a fait que perdre l'avance gagnée pendant cette semaine; son dernier cours, 2,026.25, est celui coté il y a huit jours.

A 435, le Panama est en baisse d'une dizaine de francs.

La publication des recettes de la Compagnie des Omnibus de Paris, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, dénote une diminution importante sur l'exercice précédent.

La comparaison entre les recettes de 1884 et les recettes de 1885 accuse, au 1<sup>er</sup> septembre, 1,600,000 fr. de diminution.

Quelles peuvent être les conséquences d'une diminution de 1,600,000 fr., même de 2 millions de recettes sur l'exercice 1885?

Si on examine les derniers comptes rendus des assemblées générales, notamment celui de l'exercice 1884, on constate que la Compagnie exploite à 90 0/0 de frais, et qu'elle a fait pour 1,400,000 fr. d'économies; peut-être fera-t-elle un chiffre plus élevé d'économies en 1885.

Deux millions de diminution de recettes, c'est une perte sèche de 200,000 francs de bénéfices nets pour la Compagnie.

Si on a fait 1,300,000 ou 1,400,000 fr. d'économies, il resterait encore 1 million ou 1,200,000 fr. de bénéfices nets au 31 décembre 1885, c'est-à-dire que la Compagnie pourrait, dans ce cas, donner un dividende supérieur à celui de l'exercice 1884.

La magnifique édition des *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*, illustrée par Bida, est vendue par L. Hébert, libraire-éditeur, 7, rue Perrenet, à Paris, pour la somme de 88 francs, payable 5 francs par mois.

Elle se compose de 11 volumes in-8° cavalier vélin, avec la biographie d'Alfred de Musset par Paul de Musset, et est ornée de deux portraits, 28 dessins de Bida et 1 dessin d'Émile Bayard, gravés au burin.

Je ignore s'ils ont complètement réussi à se tenir parole; mais le public a paru prendre un plaisir extrême à cette comédie censée historique, dont le seul tort est d'avoir été écrite sous Louis-Philippe, par un poète du juste milieu qui tient exactement sa place, dans l'école du bon sens, entre Scribe et Ponsard. Je ne dis rien de plus, pour ma part, en quoi *Don Juan d'Aurich* est inférieur à telle pièce du répertoire, où l'école du bon sens n'a rien à voir, par exemple *Made-moiselle de Belle-Isle* du romantique Dumas. Il faudra bien, d'ailleurs, s'expliquer avec franchise, un jour ou l'autre, sur cette école du bon sens, et ces talents moyens, et ces poètes du juste milieu qui, assurément, ne sont pas des génies, mais qui sont la monnaie du génie; très respectables encore son absence. Je ne me généralise pas, en ce qui me concerne, pour louer Scribe, Casimir Delavigne, Ponsard, et aussi M. Emile Augier qui s'est expressément vanté d'appartenir à cette école du bon sens, et qui a salué en vers l'apparition de Ponsard. Non! je ne me généralise pas pour dire tout le bien que je pense du groupe, et à quel point lui fait honneur l'assistance que les théâtres sont forcés, à l'heure actuelle, de lui demander, et combien nous serions heureux qu'une nouvelle floraison de bon sens et d'esprit, même en vers, vint suppléer un peu aux lacunes et aux défaillances contemporaines. Mais Casimir, à lui tout seul, avec les deux grandes comédies que viennent de reprendre, non sans applaudir, le Théâtre-Français et l'Odéon, comme toutes les bonnes résolutions qu'on prend ainsi au courant de la plume — pour une semaine même encombrée — l'important est de savoir que *Don Juan d'Aurich* n'a pas trompé l'attente de ceux qui comptaient sur lui. M. Delannay a fait preuve de cette jeunesse étincelante sur laquelle on aurait tort de le chicaner puisque des dons Juan — d'Aurich — ou d'ailleurs — qui ont quarante ans de moins que lui, ne parviennent pas à en égaler l'éclat emprunté et la fraîcheur netive. M. Maubant est toujours le frère Arsène sans nuances que nous avons connu. Mlle Müller porte avec toute sa grâce et sa malice naturelle le travesti du petit henneton Pétile. Reste M. Raphaël Duflos, à l'évidence duquel je m'adresse trop sincèrement pour le féliciter de l'impression qu'il m'a produite en Philippe II. Le rôle est noir, et, je l'accorde, fort difficile à désemparer; mais

## Feuilleton de la Patrie

DU 7 SEPTEMBRE

## REVUE DRAMATIQUE

Gymnase. — Reprise du *Maître de Forges*. Odéon. — Reprise de *Venceslas* et de *L'École des vieillards*.

Palais-Royal. — Reprise des *Petites Voisines*.

Vaudeville. — Reprise de *Bébé*.

Théâtre-Français. — Reprise de *Don Juan d'Aurich*.

Théâtre des Nations. — La *Pieuvre*, drame en cinq actes, dont un prologue, par M. Morel.

Que de reprises, grands dieux ! C'est la semaine, c'est la quinzaine, c'est le mois des reprises. En septembre, on reprend, souvenez-vous en ! Il n'y a pas que point de théâtre qui n'ait repris quelque chose, et nous sommes positivement encombrés de ce vieux-neuf. Procédons par ordre.

Au Gymnase, l'inévitable *Maître de Forges*, pour les étrangers et les provinciaux. La province et l'étranger apprécient le *Maître de Forges*; Paris l'aime aussi, quoi qu'on en dise. Beaucoup de Parisiens qui l'ont vu retournent le voir, et quand je l'appelle inévitable, ce n'est pas un reproche que je lui adresse, mais un hommage que je lui rends. On ne plaisante pas avec un drame qui est la mort aux mouches. Le succès qu'il a obtenu à l'origine se soutient, se rallie à peine, et le Gymnase, qui n'est point une bête, a judicieusement considéré que ce *Maître de Forges* constituait encore sa plus sûre ressource pour faire de l'argent. Il en a fait.

Après cela, il faut bien reconnaître que, sur cet ouvrage littéraire, où quelques dégoûtés affectent de ne voir qu'un travail productif, il y a un véritable désaccord entre la critique et le public. Il est parfaitement certain que la critique se sent moins d'inclination pour le *Maître de Forges* et lui fait moins de fête que le commun des spectateurs. Elle n'en est point fortement touchée. Elle n'y pleure point, elle qui se fâche de pleurer encore quelquefois; elle y trouve ou croit y

trouver plus de sensibilité que d'émotion vraie. Ce dissentiment incontestable à son intérêt, et je n'exagère point en affirmant qu'il n'existe pas pour l'observateur des choses théâtrales un plus curieux sujet d'étude. Pourquoi un certain nombre d'hommes, d'un goût généralement fin et délicat, en qui on salue des lettrés, ne sont-ils pas remués, comme tout le monde, par une pièce dont tout le monde est rémué? Cela n'est pas naturel, cela veut, en tout cas, être examiné de près. Quels sont les coupables de ce défaut? L'expliquerai-je un autre jour, dans une chronique moins chargée, pourquoi le public a raison et pourquoi l'artiste le public a tort. La sentimentalité a sur la masse autant d'action que le sentiment.

Quant aux principaux interprètes de cette reprise, M. Darnala et Mme Jane Hading, j'avoue, à ma honte, que la faiblesse de l'enthousiasme dont ils sont l'objet depuis l'année dernière m'ont toujours paru empreints d'un peu d'exagération. La mode, la vogue y entrent certainement pour quelque chose; la photographie aussi!

Pour l'inauguration annuelle de ses représentations populaires à prix réduit, l'Odéon a repris le *Venceslas* de Rotrou. Je ne l'ai pas vu. On me dit que M. Monvel et Mlle Méa promettent à la tragédie deux bonnes recettes; j'y donne les mains. On me dit encore que M. Paul Monnet la maintient à la hauteur où nous n'avons presque jamais cessé de la voir sur la scène de l'Odéon, c'est à merveille. Quant à Rotrou, savez-vous que ce poète endiablé fut presque un second Corneille, dans un siècle qui était d'ailleurs de faille à en produire deux. On a restauré et restitué complètement son effigie dans ces derniers temps : c'est une belle et fière médaille, un peu plus fruste que la cornélienne, pas sensiblement au-dessous; comme qui dirait un premier essai déjà très satisfaisant de la nature en travail pour enfanter Corneille. Rotrou est bien plus près de Corneille que Regnard, par exemple, ne l'est de Molière; et tandis qu'on mesure très bien la distance considérable qu'il y a entre le <



## GAZETTE THÉÂTRALE

Nous aurons demain *Sigurd* à l'Opéra avec M. Escalais, mercredi *Guillaume* avec M. Duc, vendredi *Faust* avec Mme Escalais, et samedi *Guillaume* encore une fois avec M. Duc.

Comme on le voit, l'administration de l'Opéra reprend, cette semaine, la série de ses représentations du samedi.

A l'Opéra-Comique. Ce soir dimanche, les *Dragons de Villars*, le *Sourd* ou *L'Amour pleure*; lundi, représentation populaire à prix réduits, le *Châli*, le *Maître de chapelle*; mardi, le *Roi à dix*; mercredi et samedi, *Carmen*; (Mme Galli-Marié, début de Mlle Paturel, rentrée de M. Tassio); jeudi, *Lakmé* (rentrée de M. Tassio); vendredi, le *Barbier de Séville*.

On annonce que Mme Patti a définitivement signé pour vingt-deux représentations italiennes à donner à l'Opéra à partir du mois de février prochain. Mais, à son ordinaire, Mme Patti a dû certainement dans son contrat se ménager quelque porte de sortie. Car elle ne cache pas son vif désir de retourner en Amérique dès cet hiver. Comment alors concilier tous ces projets?

Mlle Van Zandt a passé par Paris la semaine dernière, se rendant à l'île de Jersey.

Elle est engagée, cet hiver, à Moscou pour deux concerts et deux représentations théâtrales, à raison de cinq mille francs par soirée, puis elle fera une tournée en Scandinavie.

L'aimable auteur des *Charmeurs*, de *Joli Gilles* et de *L'Amour médecin* a été, ces jours derniers, victime d'un accident qui l'a rendu, pour quelque temps, incapable de travailler. On croit qu'il s'agit d'une lésion de la colonne vertébrale.

On espère, s'il ne survient aucune complication, que ses brûlures seront guéries d'ici deux ou trois semaines.

Depuis longtemps on n'attendait point parler en Europe du fameux violoniste hongrois Reményi. Les journaux étrangers nous apprennent qu'il est en ce moment en Chine, où il donne toute une série de concerts.

Cette musique doit paraître plus agréable aux Chinois que celle de notre artillerie.

L'étoile des cafés-concerts de Paris, Mlle Duparc, vient de faire une très brillante rentrée au Concert-Parisien. Son public et ses admirateurs ont été très nombreux et ont témoigné de sa sympathie à cette artiste de talent.

Mme Denay a retrouvé également son succès de bon aloi, qui a été partagé notamment par MM. Brunin, Delpeyre et Clovis.

G. DORVILLE.

**Jeunes Fiches**, les plus élégantes et les meilleures, pour théâtres, courses et voyages. — Maison spéciale pour la rue... 7, rue de la Paix.

## LIBRAIRIE

Sous ce titre : *Discours et opinions de M. Charles Floquet* la librairie Derrière, 32, rue d'Angoulême, publie deux volumes contenant les discours et allocutions prononcées par M. Floquet, depuis 1876 jusqu'à ce jour.

Chaque discours est accompagné d'une note historique par M. Albert Faivre, ancien directeur de la préfecture de la Seine.

En vente à la librairie J. Hetzel et Co, éditeurs, 18, rue Jacob : Guide pratique du *Régulateur* et de *L'Amidonier*, suivi de la conversion de la féculle et de l'amidon en dextrine sèche et liquide, en sirop de glucose, de froment, etc., avec gravures, par L. F. Dubief, chimiste. — Un volume. Prix, broché, 4 fr.; cartonné, 4 fr. 50.

Les *Fredaines de Jean de Cérilly*, roman parisien, tel est le titre d'un livre nouveau de Philibert Andrand qui vient de paraître chez Dentu. Dans ce récit, fait très simplement, sans prétention et pourtant avec beaucoup de verve, on voit de quelle façon se marient de nos jours MM. de la Comme. Un grand nombre d'épisodes touchant tour à tour au drame et à la comédie, communiquent à ce récit un intérêt qui ne peut manquer de lui assurer un rapide succès.

Sous ce titre : *Le Divorce de la comtesse*, Charles Mercuriel vient de publier à la librairie Dentu un nouveau roman qui est, sans contredit, un des meilleurs qu'on doive à la plume de ce maître coloré et si justement apprécié du public. Il s'agit, d'ailleurs, d'une histoire en ne peut plus vraie, parlant de réalités, mais dont les personnages sont présentés avec tant de relief, un caractère si vivant, qu'on croirait plutôt à la représentation effective d'un drame qu'à un simple récit. Aussi,

l'émotion déborde-t-elle à chaque page dans ce livre essentiellement humain, où l'action s'inspire constamment des mouvements du cœur, et marche d'un pas rapide à un dénouement aussi saisissant qu'inattendu.

**Bibliothèque des mères de famille** (2<sup>e</sup> série). Firmin-Didot, éditeur. *Esquisses provinciales*, par E. Meunier. Un volume in-18 Jésus, prix 3 francs. — Si vous aimez les petites histoires écrites d'une plume fine et légère et où l'on sent circuler à travers les lignes comme un souffle de joyeuse humeur, lisez les *Esquisses provinciales* de M. E. Meunier. Le volume en contient onze, qui font regretter que l'auteur n'ait pas complété la douzaine, car de la première à la dernière on ne cesse d'être intéressé. Avec pareil contenu, on ne craint pas de s'ennuyer, et l'on peut dire que M. E. Meunier a su mettre dans son livre pour le moins autant d'esprit que de sentiment. Il serait à souhaiter que la morale se présentât toujours sous une forme aussi heureuse.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**. — Sommaire de la 655<sup>e</sup> livraison (5 septembre 1885) : Hervé Piémont, par Mme Colomb. — Les porcs-épics, par Mme Gustave Demoulin. — Sa Majesté le roi de la fête, par Aimé Giron. — L'école navale, par Louis Mausez.

Dessins : E. Zier, Mesnel, de Bar, Pranshikoff, Renouard.

Bureaux à la Librairie Hachette et 79, Cie, boulevard Saint-Germain, à Paris.

La *Gazette anecdotique*, dont le n° 16 (dixième année) vient de paraître le 31 août, continue à réunir les documents les plus curieux relatifs aux faits du jour et aux événements du passé. Ce numéro commence la 11<sup>e</sup> livraison. Cette charmante revue de la quinzaine, imprimée par D. Jouanet et J. Sigaux dans le genre des éditions de bibliophiles, a sa place marquée aujourd'hui parmi les recueils auxquels les lettrés et les curieux accordent leurs préférences. — La *Gazette anecdotique* est, en même temps qu'une revue d'actualité, un livre qui amènera toujours à son auteur, elle sera intéressante surtout à l'état de collection complète. — On peut se procurer les neuf volumes, soit en numéros séparés, soit en 19 volumes brochés, à la Librairie des Bibliophiles, 338, rue Saint-Honoré.

**Le tour du monde**, nouveau journal de voyages. Sommaire de la 1287<sup>e</sup> livraison (5 septembre 1885) : Voyage chez les Bénadras, les Camalis et les Bayoums, par M. G. Révoil, en 1882 et 1883. — Texte et dessins inédits. — D. X. gravures de R. U. Y. Pranshikoff et M. M. Moreau. — Texte et dessins inédits. — D. X. gravures de R. U. Y. Pranshikoff et M. M. Moreau. — Texte et dessins inédits. — D. X. gravures de R. U. Y. Pranshikoff et M. M. Moreau.

**JOURNAL DES SAVANTS**. — Sommaire de la livraison d'août 1885 : MM. Barthélemy-Saint-Hilaire, l'Inde et les Indiens. — Alfred Maury, les Huguenots et les Guenx. — E. Eger, les plaidoyers politiques de Démosthène. — H. Walon, Frédéric II et Louis XV. — Francisque Bouillier, leçons de philosophie. — Nouvelles littéraires.

## BULLETIN COMMERCIAL

## COTE OFFICIELLE du 5 SEPTEMBRE

(Cinq heures du soir)

Farines	Blé	Seigle	Orge	Avoine	Maïs	Sarrasin	Haricots	Fèves	Grains
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.
100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.	100 k.

MOUVEMENT DE L'ENTREPOT DE PARIS	1885	1884	1883
Ind. entrées sacs.	630	1,341	450
Sorties	1,155	6,333	5,300
Stock.	933,200	511,203	494,900
Ent. stock.	2,831	2,831	2,831
Coloniaux.	21,919	7,119	3,318

## FOURRAGES

Marché de la Chapelle du 5 septembre.

On note sur le marché :

Paille de blé, 1<sup>re</sup> qualité, 33 à 34.Paille de blé, 2<sup>e</sup> qualité, 32 à 33.Paille de blé, 3<sup>e</sup> qualité, 31 à 32.Paille de blé, 4<sup>e</sup> qualité, 30 à 31.Paille de blé, 5<sup>e</sup> qualité, 29 à 30.Paille de blé, 6<sup>e</sup> qualité, 28 à 29.Paille de blé, 7<sup>e</sup> qualité, 27 à 28.Paille de blé, 8<sup>e</sup> qualité, 26 à 27.Paille de blé, 9<sup>e</sup> qualité, 25 à 26.Paille de blé, 10<sup>e</sup> qualité, 24 à 25.Paille de blé, 11<sup>e</sup> qualité, 23 à 24.Paille de blé, 12<sup>e</sup> qualité, 22 à 23.Paille de blé, 13<sup>e</sup> qualité, 21 à 22.Paille de blé, 14<sup>e</sup> qualité, 20 à 21.Paille de blé, 15<sup>e</sup> qualité, 19 à 20.Paille de blé, 16<sup>e</sup> qualité, 18 à 19.Paille de blé, 17<sup>e</sup> qualité, 17 à 18.Paille de blé, 18<sup>e</sup> qualité, 16 à 17.Paille de blé, 19<sup>e</sup> qualité, 15 à 16.Paille de blé, 20<sup>e</sup> qualité, 14 à 15.Paille de blé, 21<sup>e</sup> qualité, 13 à 14.Paille de blé, 22<sup>e</sup> qualité, 12 à 13.Paille de blé, 23<sup>e</sup> qualité, 11 à 12.Paille de blé, 24<sup>e</sup> qualité, 10 à 11.Paille de blé, 25<sup>e</sup> qualité, 9 à 10.Paille de blé, 26<sup>e</sup> qualité, 8 à 9.Paille de blé, 27<sup>e</sup> qualité, 7 à 8.Paille de blé, 28<sup>e</sup> qualité, 6 à 7.Paille de blé, 29<sup>e</sup> qualité, 5 à 6.Paille de blé, 30<sup>e</sup> qualité, 4 à 5.Paille de blé, 31<sup>e</sup> qualité, 3 à 4.Paille de blé, 32<sup>e</sup> qualité, 2 à 3.Paille de blé, 33<sup>e</sup> qualité, 1 à 2.Paille de blé, 34<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 35<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 36<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 37<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 38<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 39<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 40<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 41<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 42<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 43<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 44<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 45<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 46<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 47<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 48<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 49<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 50<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 51<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 52<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 53<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 54<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 55<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 56<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 57<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 58<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 59<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 60<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 61<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 62<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 63<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 64<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 65<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 66<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 67<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 68<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 69<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 70<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 71<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 72<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 73<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 74<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 75<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 76<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 77<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 78<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 79<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 80<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 81<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 82<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 83<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 84<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 85<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 86<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 87<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 88<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 89<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 90<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 91<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 92<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 93<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 94<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 95<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 96<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 97<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 98<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 99<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.Paille de blé, 100<sup>e</sup> qualité, 0 à 1.

Orges	47	17	50
Avoines noires	48	18	50
— toutes sortes	47	17	50
Farine de gruau	86	41	43
— 1 <sup>re</sup>	25	26	28
— 2 <sup>e</sup>	25	26	28
— 3 <sup>e</sup>	25	26	28
— 4 <sup>e</sup>	25	26	28
— 5 <sup>e</sup>	25	26	28
— 6 <sup>e</sup>	25	26	28
— 7 <sup>e</sup>	25	26	28
— 8 <sup>e</sup>	25	26	28
— 9 <sup>e</sup>	25	26	28
— 10 <sup>e</sup>	25	26	28
— 11 <sup>e</sup>	25	26	28
— 12 <sup>e</sup>	25	26	28
— 13 <sup>e</sup>	25	26	28
— 14 <sup>e</sup>	25	26	28
— 15 <sup>e</sup>	25	26	28
— 16 <sup>e</sup>	25	26	28
— 17 <sup>e</sup>	25	26	28
— 18 <sup>e</sup>	25	26	28
— 19 <sup>e</sup>	25	26	28
— 20 <sup>e</sup>	25	26	28
— 21 <sup>e</sup>	25	26	28
— 22 <sup>e</sup>	25	26	28
— 23 <sup>e</sup>	25	26	28
— 24 <sup>e</sup>	25	26	28
— 25 <sup>e</sup>	25	26	28
— 26 <sup>e</sup>	25	26	28
— 27 <sup>e</sup>	25	26	28
— 28 <sup>e</sup>	25	26	28
— 29 <sup>e</sup>	25	26	28
— 30 <sup>e</sup>	25	26	28
— 31 <sup>e</sup>	25	26	28
— 32 <sup>e</sup>	25	26	28
— 33 <sup>e</sup>	25	26	28
— 34 <sup>e</sup>	25	26	28
— 35 <sup>e</sup>	25	26	28
— 36 <sup>e</sup>	25	26	28
— 37 <sup>e</sup>	25	26	28
— 38 <sup>e</sup>	25	26	28
— 39 <sup>e</sup>	25	26	28
— 40 <sup>e</sup>	25	26	28
— 41 <sup>e</sup>	25	26	28
— 42 <sup>e</sup>	25	26	28
— 43 <sup>e</sup>	25	26	28
— 44 <sup>e</sup>	25	26	28
— 45 <sup>e</sup>	25	26	28
— 46 <sup>e</sup>	25	26	28
— 47 <sup>e</sup>	25	26	28
— 48 <sup>e</sup>	25	26	28
— 49 <sup>e</sup>	25	26	28
— 50 <sup>e</sup>	25	26	28
— 51 <sup>e</sup>	25	26	28
— 52 <sup>e</sup>	25	26	28
— 53 <sup>e</sup>	25	26	28
— 54 <sup>e</sup>	25	26	28
— 55 <sup>e</sup>	25	26	28
— 56 <sup>e</sup>	25	26	28